51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 36 6 SEPTEMBRE 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à : M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Edition complète . . . . . . 18 fr. / Edition partielle . . . . . . 12 fr.
ETRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 7 décembre 1933.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence;* pour l'Etranger elle coûte 3 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

L'Armée du Salut. — I. Débuts et progrès, 593. — II. Dogme, morale, culte, officiers, 599.

Questions de science ecclésiastique. — Un témoin qui prête serment en justice avec l'intention intérieure de ne pas prêter serment, et qui ensuite ne dit pas toute la vérité, est-il coupable de parjure ? 603. — Une personne habituée à la communion quotidienne peut-elle, à cause de son entourage, aller communier sans se confesser, après un péché mortel secret, s'il n'y a pas de confesseur abordable ? 605. — Des jeunes filles studieuses peuvent-elles se passer de guide ecclésiastique pour étudier les questions théologiques ? Le curé a-t-il le droit et le devoir d'intervenir de temps en temps dans leurs réunions pour se rendre compte ? 606.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : Paul Cazin, P. Bernard, P. Lammertyn, 608.

PRÉDICATION

Pour la fête des Sept-Douleurs. — Les souffrances de Marie, 465.

Pour la fête de S. Maurice. — Le bon combat de la foi, 468.

Sujets de circonstance. — *Pour une fête de jeunes gens :* Le bonheur d'être jeune, 473. — *Pour la bénédiction des semences :* L'efficacité de la bénédiction, 474.

Entretiens sur le Discours après la Cène. — IV. Dernier motif de réconfort : Jésus en nous, 475.

Changements d'adresse

Prière très instante de joindre à toute demande de changement d'adresse l'ancienne bande et 1 fr. en timbres-poste. — Pour nos abonnés des Colonies françaises et de l'Etranger, ajouter cette petite somme au prix de l'abonnement de l'année suivante.

AVIS DE TRAITES

Un certain nombre d'abonnés n'ont pas encore réglé leur abonnement pour l'année en cours. A tous nous avons adressé une lettre de réclamation, à laquelle était jointe une formule de mandat-chèque. Ceux qui n'ont pas répondu préfèrent sans doute payer par traite postale. Celle-ci leur sera présentée à partir du 10 octobre, augmentée des frais de recouvrement. Que ceux qui veulent s'éviter ces frais très élevés se hâtent donc de nous payer ces jours-ci. Nous déposerons les traites à la poste après le 5 octobre.

Cet avis concerne aussi ceux qui nous doivent des factures pour commandes de librairie, années, Nos et Tables Générales.

PETIT COURRIER

Q. — Quels ouvrages consulter pour composer une série d'entretiens sur l'*humilité* ?

R. — **L'excellent traité** *De l'humilité* **dans la** *Pratique de la perfection chrétienne* **de Rodriguez, 4 forts vol. in-12, 40 f., Paris, Gabalda ; — Beaudenom,** *Formation à l'humilité*, **in-18, 5 f., Paris, Lethielleux ; — P. Paul, capucin,** *Retraite séraphique sur l'humilité*, **in-12 de 150 p., 6 f., Paris, Librairie St-François ; — Maucourant,** *Probation religieuse sur l'humilité*, **in-32, 3 f. 50, Lyon, Vitte ; — Mgr Gay,** *De l'humilité*, **in-32, 5 f., Tours, Mame.**

Q. — Je serais heureux d'avoir une petite bibliographie des ouvrages écrits sur *la joie* considérée dans ses rapports avec la sainteté.

R. — *Traité de la joie de l'âme*, **par le P. Ambroise de Lombez, capucin, in-12, 4 f. 50, Paris, Libr. St-François (ou édition à 2 f. 25, chez J. de Gigord) ; — Facchinetti,** *Soyez joyeux*, **in-12 de XLV-304 p., 12 f., Paris, Lethielleux ; — Mgr Kep-**

pler, *Vers la joie*, in-16, 9 f., ibid. ; — P. Pie de Langogne, *Le Saint joyeux, le B. Crispin de Viterbe*, in-12, 9 f., Paris, Libr. St-François ; — V. Hostachy, *Joie et Sainteté*, 4 vol. in-16, 35 f., Paris, Desclée, de Brouwer et Cie.

Q. — 1° Quelle est la meilleure explication de la messe aux enfants de 10 à 14 ans ?

2° Connaissez-vous un livre renfermant de petites instructions claires, intéressantes, sur la piété, la morale, les convenances pour des enfants de 10 à 14 ans ?

3° Dirigeant une Fraternité Franciscaine depuis longtemps, je serais heureux d'avoir un livre nouveau, si possible, pouvant intéresser et faire du bien.

R. — Ad I. Voyez notre couverture du 23 août, 2e page, 1re col., *ad II*. Ajoutez : *Petit Catéchisme de la messe*, 3 f., chez M. l'abbé Aubrun, 3, place Gerson, à Lyon, et *La Sainte Messe expliquée aux petits*, in-32 de 32 p., chez M. l'abbé Duhoux, curé de Harol (Vosges).

Ad II. Boumard, *Formation chrétienne de l'âme*, 4 vol. in-16 à 9 f. l'un, Paris, Lethielleux.

Ad III. *La parfaite Tertiaire*, Recueil de conférences pour l'année du noviciat, relié 10 f., Paris, Libr. St-François d'Assise ; — Saubin, *Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait* (traité des vertus chrétiennes), 2 vol. in-16 de 196 et 180 p., 6 f., ibid. ; — P. Joseph de Dreux, *Retraite séraphique selon le véritable esprit de S. François*, in-16, 5 f., ibid.

Q. — Pourriez-vous m'indiquer un recueil de traits, assez courts, vivants, classés sous leurs rubriques respectives (par exemple, d'après les chapitres du catéchisme), et dont je pourrais me servir pour la prédication ? Les fidèles aiment bien les histoires et le plus souvent c'est tout ce qui leur reste après le sermon.

R. — Il y a le *Trésor d'histoires pour l'explication de la doctrine chrétienne* de Mgr Millot, 2 vol. in-8 à 12 f. l'un, Paris, Lethielleux ; — les *Histoires de Catéchisme* du chanoine Duplessy, 3 vol. à 8 f. l'un, Paris, Téqui ; — le *Trésor des Prédicateurs* du P. Billet, rédemptoriste, in-12 de 540 p., 12 f., Imprimerie St-Paul, à Bar-le-Duc (Meuse) : 420 histoires tirées de la Sainte Ecriture.

Q. — Dans une réunion, j'ai constaté que plusieurs prêtres ignoraient l'indulgence plénière accordée pour l'heure de la mort à ceux qui auront récité la prière de Pie X : « Seigneur mon Dieu... » Ils ne sont certainement pas les seuls. A l'approche du mois de novembre, l'*Ami* ferait donc, me semble-t-il, œuvre utile de la signaler et d'y joindre son commentaire.

R. — Nous avons publié *in extenso* en 1904, p. 631, cette concession du 9 mars 1904. Elle figure sous le no 308 dans la *Collectio precum* publiée en 1929 par la S. Pénitencerie. Les recueils de prières indulgenciées la contiennent tous. — Mais une phrase de votre lettre nous surprend : « à l'approche du mois de novembre. » Pourquoi cette époque ? Ladite indulgence ne peut être gagnée qu'une seule fois par chaque fidèle et ne lui sera appliquée qu'à l'article de la mort. A la réitération de la prière il n'est accordé qu'une indulgence de 7 ans et 7 quarantaines (28 juin 1927). Je ne vois donc pas ce que les défunts ont spécialement à y gagner.

Q. — Je voudrais savoir les auteurs à consulter pour faire la conférence suivante : « Analyse du livre de Josué. La Palestine avant la conquête ; la conquête de la Palestine ; extermination des Chananéens. »

R. — Procurez-vous (il vous servira pour autre chose encore) Lusseau et Collomb, *Les livres historiques de l'A. T.*, un vol. gr. in-8 de 1166 p., 60 f., Paris, Téqui ; s'il ne vous suffit pas, vous y trouverez d'abondantes indications bibliographiques.

Page 266 : On nous a signalé plusieurs maisons vendant des « Guide Chant » :

1° L'Alliance Catholique, 4 et 6, place du Cardinal-Luçon, à Reims, vend le « Vocalisateur *Rogabor* », 1 jeu, 3 octaves (ut à ut), soufflerie à la main, 590 fr.

2° Les Orgues-Harmoniums Richard, 16, boulevard St-Germain, Paris 5e ; divers modèles entre 450 et 600 fr.

3° Les Etablissements Rœthinger, 44, rue Jacques-Kablé, à Strasbourg, fabriquent le « Guide-Chant des écoles » : à 3 octaves, 650 f. ; à 2 octaves, 580 f.

Pour renseignements supplémentaires, écrire directement à ces adresses.

R. P. Marie-Bernard, capucin. — **Là-haut, le ciel !** *Sur les pas de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus.* — Album illustré pour enfants, orné de 116 dessins en couleurs, 4 f. 25. — Chez l'auteur, 14, rue des Tourelles, Lyon-St-Just (Rhône).

Voici comment l'auteur lui-même présente son volume :

C'est un « directoire de spiritualité, à la portée des enfants — vrai manuel de piété, — que nous offrons aux tout-petits. Nous nous sommes efforcés le plus possible de parler leur langage, nous écartant peu du vocabulaire connu d'eux et employé par eux, usant volontiers des images qui leur sont familières et qui ont le don inestimable de les faire vibrer intensément. » Et comme pour les enfants rien ne vaut le concret, l'auteur leur propose pour modèle sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans la vie de laquelle il relève maint trait de vertu qu'ils peuvent parfaitement chercher à imiter. C'est ainsi que, après avoir narré l'histoire de la vocation de la sainte, il conclut : « Qu'importe que l'on soit papa ou maman, prêtre, religieuse ou missionnaire ?... Il suffit d'écouter la voix du bon Dieu et de répondre : oui ». Les nombreuses illustrations que renferme cet album le rendent apte à être utilisé comme souvenir de retraite ou récompense.

ANNONCES

GOUTTE *GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la*

LIQUEUR LAVILLE

Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.

COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

LOURDES VILLA SOULAGNET
22, Rte de Pau, 5 m. Grotte.
Maison recom. au Clergé. Prix spéciaux pr groupes. Confort.

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT

Les cures remarquables du DIABÈTE par le pétrole ; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail ; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes).
Remise 30 % à MM. les Membres du Clergé.

CHAISES et PRIE-DIEU en tous genres.

Grande fabrique vendant directement au Clergé et aux œuvres paroissiales, envoie tarif illustré avec prix franco.
Ecrire : Emile CAPDEVIELLE, à Hagetmau (Landes).

VINS DE MESSE

La première œuvre fondée à GAILLAC en 1907, par M. Elie Bertrand, avec l'autorisation de Monseigneur l'Archevêque d'Albi.

Contrôlée par M. le Chanoine Goffre, archiprêtre de Gaillac, et M. le Chanoine Prat, directeur de l'Ecole de Sarlat (Dordogne).

Vins strictement conformes aux règles canoniques, avec certificat de pureté.

S'adresser à MM. Elie et Pierre BERTRAND, père et fils, prop.-viticulteurs, 10, r. Ancien-Collège, Gaillac (Tarn).

Ami du Clergé du 30 août-6 septembre 1934

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête des Sept-Douleurs. — Les souffrances de Marie, 465.
Pour la fête de S. Maurice. — Le bon combat de la foi, 468.
Sujets de circonstance. — *Pour une fête de jeunes gens :* Le bonheur d'être jeune, 473 — *Pour la bénédiction des semences :* L'efficacité de la bénédiction, 474.
Entretiens sur le Discours après la Cène. — IV. Dernier motif de réconfort : Jésus en nous, 475.

POUR LA FÊTE DES SEPT-DOULEURS

LES SOUFFRANCES DE MARIE

Mes frères,

C'est au Calvaire que la Sainte Eglise nous convoque aujourd'hui. Là, au pied d'une croix, nous apparaît, vêtue de deuil, noyée dans la tristesse et dans les larmes, une femme qui assiste au supplice d'un condamné. Vous l'avez reconnue : c'est Marie, la mère de Jésus. A ce spectacle attendrissant, quel est celui d'entre vous qui ne se sent ému de douleur et de pitié ? Tout à l'heure, pendant le chant du *Stabat,* vos cœurs, plus encore que vos voix, compatissaient à cette grande infortune, et vous disiez : « O Mère pleine d'amour, faites-moi comprendre le mystère de votre douleur. *Eia, Mater, fons amoris, fac me sentire vim doloris.* » A ce pieux désir je viens apporter une réponse et vous expliquer pour quelles raisons et jusqu'à quel point Marie a été soumise à l'épreuve du malheur.

I

Oui, d'abord, pourquoi Dieu l'a-t-il fait souffrir ?

Les souffrances qu'il nous envoie sont souvent l'œuvre de sa justice. Vous le savez bien : Dieu nous avait créés pour être heureux, il ne voulait point de douleur dans notre vie. Mais nous nous sommes révoltés contre lui, nous avons péché. Alors, Dieu, qui est la sainteté infinie, Dieu que le péché outrage, ne peut pas laisser ce désordre impuni. La douleur vient qui nous afflige, nous humilie et répare ainsi l'offense faite à la divine Majesté, rétablit les droits lésés du Créateur, du souverain Maître. C'est justice. Dans un grand malheur qui venait de le frapper, Louis Veuillot écrivait à un de ses amis : « Ne me plaignez pas trop : en ce moment, je solde ma dette de pécheur. » Voilà la première raison de la douleur : elle est l'expiation de nos péchés. Evidemment, la Sainte Vierge n'a pu être soumise aux peines et aux tribulations d'ici-bas pour ce motif, elle qui ne s'est jamais rendue coupable de la faute la plus légère. Depuis le premier instant de sa conception jusqu'à son dernier soupir, son âme a toujours été plus pure que les rayons du soleil, plus blanche que la neige. Par définition, elle est l'Immaculée. Pourquoi donc a-t-elle été soumise à l'épreuve de la souffrance ?

Pourquoi la douleur dans la vie des hommes ? Souvent encore parce qu'il n'est pas à propos que tout nous réussisse ici-bas. Le poète l'a dit avec raison :

Quand l'exil est trop doux, on en fait sa patrie.

Qui songerait à désirer le ciel s'il n'y avait sur la terre que des jours heureux ? Quand tout nous sourit dans le monde, nous nous y attachons trop facilement, nous y laissons prendre notre cœur. Alors, pour rompre ce charme, pour briser ces liens, Dieu nous envoie des déceptions, des revers de fortune, des maladies, des afflictions, des deuils. Et nous, qui ne comprenons rien aux desseins de Dieu, nous qui ne connaissons point ses voies, nous nous étonnons, nous osons murmurer, nous révolter même contre lui. Insensés que nous sommes ! La douleur est, dans les conseils de sa sagesse infinie, la lumière qui dissipe nos illusions, met dans un jour éclatant le néant des choses de la terre. C'est le fiel qui nous dégoûte de la coupe enchanteresse et trompeuse que nous présente le monde. C'est la voix retentissante qui nous crie : « Ici-bas l'exil, là-haut la patrie ! » Alors, serait-ce donc pour être détachée du monde et de ses faux biens que Marie a dû souffrir ? Dieu nous garde de le dire, de le penser même ! Non, ni la terre, ni les choses de la terre n'ont jamais occupé son cœur. Ses pensées, ses affections étaient toutes dans le ciel et pour les biens du ciel.

Pourquoi donc, enfin, la douleur ne l'a-t elle pas épargnée ? Pourquoi Jésus, son fils, qui était Dieu, et qui, par conséquent, pouvait rendre sa mère heureuse, l'a-t-il tant fait souffrir ? Eh bien ! m. f., voici ma réponse, dût elle vous scandaliser : Parce que Marie était sa mère et qu'elle devait être la nôtre.

Parce qu'elle était sa mère ! Etrange manière, direz vous, de lui prouver son amour que de lui infliger une vie de souffrances ! Faibles humains, quand nous aimons quelqu'un, nous faisons tout pour écarter de sa personne tout ce qui pourrait l'affliger. Et si parfois la douleur l'atteint quand même, malgré nos efforts, c'est que notre puissance, hélas ! ne répond pas à notre amour. Jésus-Christ aimait-il donc moins que nous ? Ce serait l'insulter que de le croire. Non, jamais cœur de fils ne fut plus aimant que le sien. Si donc il crucifia sa mère, c'est qu'il avait des raisons de le faire. Mais lesquelles ?

N'avez-vous pas entendu dire maintes fois qu'une mère et son enfant ne font qu'un ? Dieu les attache l'un à l'autre par les liens les plus étroits. Ce ne sont pas seulement les traits du visage qui se ressemblent, ce ne sont pas seulement les cœurs qui vibrent à l'unisson, c'est un mutuel

et constant échange de pensées, de joies et de douleurs. Si bien que les saints Docteurs de l'Eglise, voulant exprimer cette espèce d'unité en deux personnes, n'ont pas craint de la comparer à l'union ineffable qui existe entre les trois personnes de la Sainte Trinité et les confond, en quelque sorte, dans une seule pensée et dans un seul amour.

Mais combien plus étroite, combien plus intime que toutes les liaisons de la terre était l'union de Marie avec Jésus, son divin Fils ! L'ombre et l'homme, le corps et l'âme, la lumière et le jour peuvent à peine l'exprimer. Dès lors, leur existence devait se ressembler : l'un ne pouvait être heureux et l'autre malheureux. Jésus et Marie devaient partager la même destinée. Or quelle a été la vie de Jésus-Christ ? Ce fut, nous dit l'auteur de l'*Imitation,* une croix et un martyre continuels, qui commencèrent à Bethléem et ne finirent qu'au Calvaire. Comme l'avait dénommé, plusieurs siècles à l'avance, le prophète Isaïe, le Fils fut l'homme des douleurs : *virum dolorum.* Et vous pourriez concevoir que la Mère vécût dans les délices et dans la joie ? Non pas, certes. Son nom devait être l'équivalent du nom de Jésus : elle devait s'appeler la femme, la mère des douleurs : *mater dolorosa.* Encore une fois, la mère et le fils ne devaient faire qu'un : un dans la vie, un dans l'amour, un dans la douleur.

Ce n'est pas tout. Avant de mourir, Jésus nous a donné Marie pour mère et nous a donnés à Marie pour enfants. Sublime et touchant témoignage de l'amour d'un Dieu ! Mais pour que cette donation ne fût pas un vain mot, que fallait-il ? Que nous trouvions en Marie deux qualités que, seule, la souffrance pouvait lui donner. Il fallait que nous pussions trouver en elle une consolatrice et un modèle.

Une consolatrice ! Mais pour s'acquitter de cette mission, ne fallait-il pas qu'elle connût nos misères, afin de mieux y compatir ? Je vous prends tous à témoins, m. f. Quand le malheur vous accable et que, ne sachant à qui confier vos peines, vous entrez dans une église, n'est-ce pas comme instinctivement que vous vous dirigez vers l'autel où vous apercevez l'image d'une femme, pour décharger à ses pieds le trop plein de votre cœur ? Mais, j'ose le dire sans crainte de me tromper, si cette image vous représentait une princesse riche, heureuse, portant couronne et somptueusement parée, elle ne vous dirait rien, n'est-il pas vrai ? Que si, au contraire, s'offre à vos yeux une femme en pleurs, une mère qui tient dans ses bras son fils pâle, sanglant, défiguré, sans vie, vous sentez qu'il y a là un cœur capable de comprendre le vôtre ; vous lui confiez vos peines sans hésiter, vous pleurez à l'aise devant elle et vous vous retirez consolé. Bonté infinie de Dieu, voilà bien vos œuvres ! Vous avez fait souffrir votre mère pour faire jaillir de son cœur une source de consolation pour moi, pour tous les malheureux, pour toutes les âmes souffrantes.

Mais vous avez voulu aussi leur offrir en la personne de cette mère affligée un modèle achevé, un chef-d'œuvre de sainteté. Car, il faut bien vous le persuader : il n'y a point de véritable sainteté sur la terre sans douleur. De même que le marbre doit être frappé à coups redoublés par le ciseau pour devenir la statue magnifique dont l'artiste porte l'idéal dans son esprit ; de même que le diamant a besoin d'être travaillé, usé, poli pour prendre son éclat et jeter ses feux étincelants, de même la douleur meurtrit l'âme et la travaille, pour en faire jaillir les splendeurs de la sainteté.

Ne me parlez pas d'une vertu toujours heureuse. Tant qu'elle n'a pas été soumise à l'épreuve du malheur, elle m'inspirera toujours une certaine défiance. Quel mérite y a-t-il, en effet, à aimer Dieu, à le servir, quand tout nous réussit ? La souffrance, voilà la pierre de touche de la véritable sainteté. Oui, dans la vie spirituelle, on peut poser ce principe sans crainte d'être démenti : pas de pénitence, ou, ce qui revient au même, pas de souffrance, pas de sainteté. C'est la loi constante qui n'admet pas d'exception. « Pour moi, disait un prêtre consommé dans les voies de Dieu, depuis bien longtemps je lis tous les jours la vie des Saints, mais je n'en ai pas encore trouvé un seul qui soit entré au ciel par une autre voie que la voie de la pénitence. » Dès lors, ne fallait-il pas que Marie, qui devait être le modèle des chrétiens et la Reine des Saints, passât comme eux par le creuset des tribulations ?

II

Et maintenant, m. f., essaierai-je de vous décrire le martyre de la Sainte Vierge ? En vérité, il surpasse toute expression. Ici, comme en tout, elle n'a pas de rivale, elle est sans contredit la Reine des martyrs.

Représentez-vous d'abord cette nature exquise : sa conscience avait des délicatesses que nous ne saurions pas même imaginer ; son cœur, des tendresses qu'on pourrait appeler infinies, si cette expression n'était pas réservée à Dieu. Puis, cherchez une souffrance qu'elle n'ait point ressentie, et vous verrez qu'à part les angoisses du remords, elle les a toutes connues. Rien ne lui a été épargné de ce qui brise le cœur et en fait jaillir les larmes.

L'épreuve, c'est la pauvreté. Eh bien ! Marie a été pauvre au point de donner le jour au Verbe incarné, son divin Fils, dans une étable ouverte à tous les vents, de le déposer dans une crèche et de l'envelopper de misérables langes. — L'épreuve, c'est le travail : à Nazareth, Marie a vécu, comme une simple ouvrière, du travail de ses mains. — L'épreuve, c'est l'exil : Marie a dû quitter précipitamment sa patrie et se rendre en pays étranger, en Egypte, afin d'échapper à la colère du cruel Hérode. — L'épreuve, ce sont les maux qui atteignent ceux que nous aimons ; car si notre affection est vraie, nous ne faisons avec eux qu'un cœur et qu'une âme, et nous ressentons les peines qui les affligent aussi vivement que si nous les éprouvions nous-mêmes.

Ah ! c'est ici la grande, et on peut dire, l'unique douleur de la T. S. Vierge. Elle a souffert au delà de toute expression de tout ce qu'a souffert son divin Fils. Elle l'aimait comme toutes les mères ensemble ne sauraient aimer, si elles pouvaient unir toutes ensemble leur amour. Il était son Fils, et quel Fils ! et de quelle merveilleuse manière ! Nous parlons quelquefois de certaines mères qui font de leurs fils des idoles et qui les adorent, mettant ainsi la créature à la place du Créateur. En aimant Jésus jusqu'à l'adoration, Marie n'avait point à craindre une pareille erreur : Jésus était à la fois son Fils et son Dieu.

Mais aussi, qui pourrait dire la douleur d'un tel amour ? Cet être unique, cet être adoré est essentiellement une victime. Souffrir toute sa vie, puis mourir sur une croix, voilà sa mission. Il n'y échappera point, Marie le sait, et cela dès le premier jour. Cette pensée est un fiel amer qui, du commencement à la fin, empoisonne le calice de ses meilleures joies. Porte-t-elle dans ses bras l'Enfant béni ? Elle songe à la croix qui le portera un jour. Dépose-t-elle sur son front le doux et long baiser maternel ? Ses lèvres croient y rencontrer les épines qui le blesseront, et ce baiser de l'amour devient le baiser de la douleur. Et comment recevoir les caresses de ses petites mains ? Comment essuyer la poussière de ses pieds sans y voir apparaître aussitôt du sang et des clous ? Chaque heure qui s'écoule la rapproche du supplice de Jésus. Elle ne le voit grandir qu'en frémissant, car tous ses pas dans la vie sont autant de pas vers le Calvaire. Ce fut là le martyre anticipé. Il dura trente-trois ans !

Puis vint le martyre réel. Et combien il fut douloureux ! Lorsqu'un père et une mère se voient ravir par une mort impitoyable leur enfant bien-aimé, ils sont inconsolables. Eh bien ! Marie perd son fils unique, son trésor et son tout. Il lui est ravi, non pas par l'effort de la maladie ou par l'usure des années, mais dans toute la vigueur de la santé, par la méchanceté de ses créatures. Il lui est ravi dans un horrible supplice, et il faut qu'elle assiste à ce supplice. « Aux martyrs, dit Bossuet, il fallait des roues, des chevalets et des ongles de fer pour marquer leurs corps de ces traits sanglants qui les rendaient semblables à Jésus-Christ crucifié. Mais si cet horrible appareil était nécessaire pour les autres saints, il n'en est pas ainsi de Marie. Voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies ? faites seulement qu'elle voie celles de son Fils, conduisez-la seulement au pied de la croix et laissez ensuite agir son amour [1]. » Oui, voilà le martyre réservé à Marie. Il faut qu'elle voie son Jésus déchiré par la flagellation, défiguré par les crachats, déshonoré par la couronne d'épines, chargé du bois de son sacrifice. Il faut qu'elle entende les moqueries et les insultes dont on l'accable, les coups de marteau enfonçant les clous dans ses mains et dans ses pieds, ses dernières paroles sur la croix, les derniers battements de son cœur. Elle ne perdra rien de ce sanglant spectacle ; elle suivra cette scène inouïe jusque dans ses plus petits détails ; elle boira le calice goutte à goutte, et chacune des circonstances du drame affreux qui se joue sur le Calvaire a son contre-coup dans le cœur de cette pauvre mère.

Sara n'était pas là quand Abraham s'en allait, peut-être sur ce même Calvaire, sacrifier son Isaac. Et un ange venait, en arrêtant son bras, consoler le saint patriarche dans son immense douleur. Agar ne pouvant plus nourrir son fils, se tenait à distance en disant : « Je ne verrai pas mourir mon enfant. » Et un ange venait aussi secourir et rassurer Agar désolée. L'Evangile ne dit pas qu'un ange soit venu vous consoler, ô Marie, il vous montre seulement debout, contemplant votre Fils mourant sur la croix. Et sous ces simples mots il nous laisse deviner des abîmes de douleur.

Est-ce tout ? Pas encore. Une pieuse légende raconte qu'avant de souffrir sa douloureuse Passion le Sauveur, en bon fils qu'il était, alla demander à sa Mère la permission de s'immoler pour notre Rédemption. Qu'en est-il de cette légende ? Je ne sais. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que Marie était de moitié dans tout ce que faisait son divin Fils. Comme il avait fallu son consentement à la naissance de Jésus, à l'incarnation du Verbe, il fallait en quelque sorte qu'elle voulût sa mort, qu'elle le laissât mourir sans lui porter secours, qu'elle l'offrît elle-même en sacrifice. Aussi, dit un Père de l'Eglise, il y avait deux autels dressés sur le Calvaire : l'autel de la croix où Jésus offrait sa vie pour le salut des hommes, et le cœur de Marie, sur lequel cette tendre Mère immolait son Fils, joignant son sacrifice au sien et expiant avec lui les crimes des pécheurs. Quel martyre pour une mère ! Oh ! qui nous dira l'excès de sa douleur ! L'Eglise la compare à l'océan : elle en a, en effet, l'immensité, la profondeur et l'amertume. Et je comprends cette parole de S. Alphonse de Liguori : « Les souffrances de Marie ont été telles que personne au monde ne pourrait en supporter de pareilles sans mourir. »

* *

Il est dit quelque part dans la Sainte Ecriture : « Mon enfant, n'oublie pas les gémissements de ta mère. » — « Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner ton imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie et n'oublie jamais les gémissements de cette mère si charitable ; dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque toutes abattues, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la passion te presse, n'oublie pas les gémissements de ta mère du ciel, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire, laisse-toi émouvoir aux pleurs d'une mère [1]. »

Enfin, lorsque la souffrance vient te visiter et que tout semble se réunir pour t'accabler, souviens-toi, alors aussi, que tu es l'enfant de la mère

[1] Bossuet, Sermon pour la Compassion de la Sainte Vierge.

[1] Bossuet, Sermon pour la Compassion de la Sainte Vierge.

des douleurs et que l'épreuve seule mérite le bonheur et le triomphe. Jésus les veut pour nous comme pour sa mère, il nous prépare une place dans le ciel, mais nous ne pouvons y parvenir par un chemin différent de celui que lui comme elle ont suivi. A chacun de nous il réserve un trône et une couronne, mais pour monter sur ce trône et pour ceindre cette couronne, il y a une condition essentielle à remplir, et cette condition est la souffrance chrétiennement supportée : la croix seule peut nous sauver.

Habituons-nous, m. f., à considérer de ce point de vue toutes les épreuves de la vie : c'est le vrai. Les épreuves, à qui manquent-elles ici-bas? A personne, il y en a pour tous et à propos de tout. Jésus lui-même a souffert, Marie a souffert, tous les saints ont souffert. Nous devrons donc souffrir aussi. L'important est de souffrir comme eux avec patience, avec résignation, avec soumission à la volonté de Dieu, pour être béatifiés, récompensés et glorifiés avec eux dans l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT MAURICE

(22 septembre)

LE BON COMBAT DE LA FOI

Certa bonum certamen fidei.
Combats le bon combat de la foi. (I Tim., VI, 12).

Mes frères,

Ce n'est plus un pontife ou un ministre du Seigneur, un souverain ou une princesse, une religieuse ou une sainte femme, que l'Eglise vient nous offrir aujourd'hui comme modèle. C'est un soldat, ou plutôt toute une légion de soldats : S. Maurice et ses compagnons martyrs. Choix excellent, en vérité, et on ne peut plus approprié à nos besoins, car la vie de l'homme sur la terre ne ressemble-t-elle pas à un combat : *militia est vita hominis super terram?* Et l'apôtre S. Paul, en faisant à ses chers disciples d'Ephèse le portrait du vrai chrétien, ne le leur représente-t-il pas comme un soldat armé de pied en cap, obligé de faire front à des ennemis de toutes sortes, visibles et invisibles, et appelé à recevoir une glorieuse couronne pour récompense? Que S. Maurice et sa vaillante troupe viennent donc nous apprendre par leur exemple à combattre le bon combat de la foi.

I

On peut se sanctifier dans tous les états, et la profession militaire n'est point un obstacle insurmontable au salut. Ainsi l'avait affirmé S. Jean-Baptiste. Des soldats étant venus lui demander ce qu'il leur fallait faire pour gagner le ciel : « Remplir tous vos devoirs, » leur répondit-il, sans leur faire une loi de renoncer à la carrière des armes. Et S. Pierre, quand il fut envoyé vers le centurion Corneille, ne lui imposa pas, avant de le baptiser, un changement de situation. Aussi, dès l'origine du christianisme, trouvons-nous des soldats parmi les premiers fidèles. Leur nombre ne fit que grandir avec le temps et bientôt l'on vit même quelques légions entièrement composées de chrétiens. Telle était cette fameuse légion recrutée aux environs de la ville de Thèbes, en Egypte, et nommée pour cette raison la légion thébaine. Sa vaillance, ou simplement peut-être le hasard des circonstances, l'avait fait appeler en Occident, sur les frontières de l'Empire toujours menacées par les Barbares.

Il faut l'avouer, m. f., le service de Dieu n'a jamais été facile à concilier avec les exigences et les conditions de la vie militaire. Ces grands rassemblements d'hommes, en raison même de la diversité des opinions et des caractères, rendent la pratique de la religion toujours un peu malaisée. Mais cette difficulté était bien plus grande encore à l'époque où vivait S. Maurice. C'était l'époque des persécutions, où le paganisme tentait un dernier effort pour étouffer la religion chrétienne. Si les disciples du Christ se voyaient dans la nécessité de s'isoler de la vie civile où le recours aux idoles était presque continuel, à plus forte raison redoutaient-ils la carrière militaire qui en faisait une loi impérieuse. A chaque instant c'étaient des invocations aux dieux, des serments, des sacrifices qui mettaient les soldats chrétiens en demeure de confesser leur foi. Pour affronter de tels dangers, il fallait une vertu peu commune et bien sûre d'elle-même ; pour s'exempter de ces pratiques idolâtriques, il fallait compter sur la tolérance des chefs militaires qui voulaient bien parfois fermer les yeux et laisser faire, en considération de la bravoure et de la fidélité des disciples du Christ enrôlés sous les aigles romaines. Mais le risque était grand et je ne m'étonne pas que des lumières de l'Eglise, comme Tertullien et Origène, aient conseillé de ne pas le courir.

N'importe! il est des âmes que le danger attire et dont il semble décupler le courage. Tels étaient nos généreux soldats thébains, et jusque là, il faut le dire, le succès avait couronné leur sainte audace : personne ne les avait inquiétés pour leurs croyances. Ils étaient, il est vrai, si dévoués à leurs princes, si exacts observateurs de la discipline, si attachés à tous leurs devoirs professionnels! On les laissait donc pratiquer librement leur religion ; on n'exigeait pas leur participation à un culte que leur conscience réprouvait.

Mais l'enfer ne pouvait pas s'accommoder longtemps de ces ménagements. Il suscita alors un monstre de cruauté, de stupidité et de débauche, Maximien, auquel il mit en main le sceptre impérial avec le commandement des troupes en Occident. De ce païen fanatique les soldats chrétiens ne pouvaient attendre que la persécution, une persécution implacable. Elle éclaterait à la première occasion. Ils le savaient à n'en pouvoir douter. Néanmoins ils continuèrent à s'affirmer chrétiens, sans rien dissimuler, sans rien omettre de leurs pratiques religieuses, sans craindre de se signaler à l'attention et à la colère du tyran. Leur

résolution était prise : pour rien au monde ils ne consentiraient à renier leur foi et leur Dieu.

Ici, m. f., une comparaison ne s'impose-t-elle pas entre ces fiers témoins du Christ et nous ? Nous ne vivons pas à une époque de persécution, où l'on ne peut se dire chrétien et agir comme tel sans exposer sa vie, sans compromettre sa situation, sans encourir de graves dommages. Les roues, les chevalets, les ongles de fer, les bêtes féroces, les échafauds, les bûchers ne menacent plus les fidèles qui pratiquent leur religion. D'où vient cependant que tant de chrétiens ont aujourd'hui devant le monde une attitude si apeurée, si tremblante, pour ne pas dire si lâche, quand il s'agit de l'affirmation de leurs croyances, de l'accomplissement de leurs devoirs religieux ? Ils passent devant une croix, ils se mettent à table, et ils n'osent se signer. Ils entendent la cloche qui les appelle à l'église les dimanches, et ils n'osent y aller. Ils savent le devoir qui leur est imposé de se confesser et de communier, et ils n'osent s'y conformer. Ils sentent le besoin qu'ils auraient de recourir à la prière, et ils n'osent pas s'y adonner. Ils assistent à la messe, et ils n'osent pas ouvrir un livre, égrener leur chapelet, s'agenouiller. Ils ont honte, ils gémissent peut-être d'une amitié qui les déshonore, et ils n'osent s'en séparer. Ils voient leurs croyances bafouées, leurs prêtres insultés, et ils n'osent protester.

Pourquoi donc ? Quel est donc le tyran qui les retient, les paralyse, les pétrifie ? Vous l'avez nommé, c'est le respect humain, c'est-à dire pas autre chose que la crainte d'une réflexion, d'une moquerie, d'un sourire. Et de la part de qui ? souvent d'un sot qui parle sans savoir ce qu'il dit ; d'un goguenard, d'un mauvais plaisant qu'il serait si facile de clouer d'un mot, de réduire au silence ; d'un débauché qu'on méprise et auquel on ne voudrait pas ressembler ; d'un poltron qui se moque de vous en public et se cache pour vous imiter ; d'un vaurien qui a été élevé chrétiennement et qui a mal tourné depuis ; d'un lâche qui connaît son devoir et qui n'a pas le courage de l'accomplir, qui voit dans votre fidélité une censure, un reproche vivant, et qui voudrait bien, en vous persiflant, vous faire apostasier et se délivrer d'un remords gênant.

Et devant cet épouvantail, vous voilà tout tremblants ! Plus de jambes, plus de voix, plus de cœur, plus de convictions, plus d'homme ! En vérité, n'y a-t-il pas dans cette attitude autant de sottise que de lâcheté ?

Je sais bien tout ce qu'on allègue pour s'excuser. « Dieu, dit-on, connaît bien mes vrais sentiments ; il voit l'intime de mon cœur, il sait qu'au fond je l'aime et que je voudrais pouvoir faire mieux. » Et moi je vous réponds : Ne voyez-vous donc pas quelle insulte vous faites à Dieu en affectant de le méconnaître devant les hommes ? Quoi ? Il ne sera donc plus, lui, que votre divinité cachée, tandis que l'on vous verra porter au monde vos hommages en public et vous soumettre à ses lois ostensiblement ? Vous devez bien le comprendre : Dieu ne saurait accepter la place humiliante que vous lui assignez, la part minime que vous lui faites. Il exige de vous un culte extérieur et public, la manifestation franche et courageuse de vos sentiments et de vos croyances. N'a-t-il pas raison ? Quoi ? ce vaurien pourra proférer à haute voix des blasphèmes et des obscénités, il étalera au grand jour le scandale de sa vie de débauche ; il pourra se vanter impunément de ne plus croire à rien. Et vous, chrétien, vous auriez peur de paraître pieux, sérieux, honnête et réservé ?... Grand Dieu ! Mais c'est donc une honte de vous servir et de vous aimer ? Pour vous seul on manquerait de courage et de résolution ? Non, non, vous ne sauriez souffrir cette lâche attitude ; vous l'avez déclaré vous-même : « Quiconque rougira de moi devant les hommes, moi aussi je rougirai de lui devant mon Père qui est dans les cieux ! »

Mais enfin, qu'espère-t-il donc, le misérable esclave du respect humain ? Ose-t-il se flatter de gagner, par ses basses complaisances, les bonnes grâces de ceux qui le font trembler ? Vain calcul ! Qu'il le sache bien, on n'est pas dupe de sa comédie dans le monde. Il a beau vouloir se donner des airs de lion : on le connaît, ce n'est qu'un mouton qui suit le troupeau ; et on se le dit : « Il a renié, c'est un traître ; il a reculé, c'est un lâche ; il a dissimulé, c'est un hypocrite ; il s'est fait ver rampant, qu'il ne s'étonne pas si on l'écrase, si on le foule aux pieds. »

Un contemporain de S. Maurice, le César Constance, réunit un jour ses soldats et, pour éprouver leur courage, il les obligea à se faire connaître et à s'expliquer sur leurs croyances Plusieurs, tremblant pour leur vie, n'osèrent s'avouer chrétiens ; les autres firent crânement leur profession de foi. Que fit l'empereur ? Il chassa honteusement les lâches de son camp : « Quand on est capable de renier son Dieu, dit-il, on est également capable de trahir son prince et sa patrie. »

O mes chers amis, soyez braves, je vous en conjure au nom de vos plus chers intérêts. Si vous tenez à l'estime de vos semblables, je ne saurais vous dire à quel point la vaillance de votre attitude attirera sur vous, sans que vous y pensiez, l'estime et la considération. Ceux-là mêmes qui affecteront de rire admireront en secret votre énergie et ne seront pas loin de vous aimer ; ceux-là mêmes qui n'auront pas le courage de vous suivre seront obligés de vous rendre hommage et diront tout bas : « A la bonne heure ! voilà un caractère ! » Et les caractères sont si rares dans notre monde qu'on les respecte d'abord, quand on les rencontre, et qu'on finit bientôt par les imiter. Vous n'avez pas idée de l'effet produit par un homme qui, sans affectation comme sans faiblesse, manifeste publiquement sa religion et se déclare ouvertement pour la cause de Dieu. Il obtient même une influence étonnante ; son autorité s'étend peu à peu ; il a la joie de voir s'attacher à lui de précieuses amitiés, et pour peu qu'il soit instruit, aimable et distingué, il acquiert dans le monde une situation enviable et prépondérante.

Voyez les grands chrétiens dont on vous parle souvent, Pasteur, Ampère, Le Verrier, Dupetit-Thouars, Sonis, Lamoricière, Ozanam : pour avoir affirmé crânement leurs croyances, en ont-ils été moins estimés de leurs contemporains ?

Puis, mes amis, votre exemple en déterminera d'autres. Vous ne sauriez croire combien il y a de gens timides qui n'attendent pour se déclarer que de voir un homme qui les précède. De derrière les vitres, ils regardent le monde passer. Quand ils verront se déployer au grand jour le drapeau qu'ils aiment, ils sortiront et marcheront à sa suite. Parfois, quand nous vous exhortons à communier souvent, vous nous répondez : « Mais je serais seul ! » Vous vous trompez. Soyez braves et vous ne serez pas seuls longtemps, je vous le promets. Ne rougissez pas de votre foi ; n'ayez pas l'air de demander pardon aux hommes d'être chrétiens et de servir Dieu. Arborez fièrement votre drapeau de catholiques, ne le mettez pas dans votre poche. Avancez, enseignes déployées, dans un monde où les timides ont toujours tort, où le dernier mot reste toujours aux audacieux. Soyez, si j'ose dire, effrontément chrétiens, sans souci de ce qu'on pourra dire ou penser de vous. Bien faire et laisser dire ! Prenez cette maxime pour règle de votre vie : vous n'aurez qu'à vous en féliciter.

II

L'heure de l'épreuve allait donc sonner pour les nobles héros de la légion Thébaine, et voici sous quelle forme elle se présenta tout d'abord. L'armée romaine était campée en Suisse, aux environs de la ville d'Agaune, sur les bords du Rhône. Tout à coup Maximien donne l'ordre de lever les aigles et de marcher contre une peuplade voisine, les Bagaudes. Pour quelle raison ? Parce que cette peuplade était chrétienne et, comme telle, nourrissait des sentiments hostiles à la majesté du César couronné et aux dieux de l'Empire. Qu'en était-il exactement ? On n'a jamais pu éclaircir cette question et les plus sûrs historiens ne voient là qu'une manœuvre perfide, qu'un misérable prétexte inventé par le tyran pour acculer les soldats chrétiens de son armée à un refus d'obéissance qui leur coûterait la vie.

Mais, que la cause en fût vraie ou non, cette expédition se présentait comme une guerre religieuse entreprise ostensiblement contre le nom chrétien, et à ce titre des disciples du Christ ne pouvaient y participer. C'est ce que comprirent aussitôt et ce que décidèrent unanimement les généreux légionnaires. Par la voix de leur premier centurion, Maurice, ils firent répondre à Maximien que leur religion leur interdisait de se soumettre à de pareils ordres et qu'on voulût bien leur épargner cette alternative de désobéir ou à leur Dieu ou à leur empereur. « Marcher contre les véritables ennemis de leur patrie, à la bonne heure ! On les y trouverait toujours décidés ; mais contre des innocents, contre des chrétiens, leurs frères, non, non, ils ne s'y résigneraient jamais. »

Tel était, m. f., le terrible cas de conscience qui se posait devant ces soldats chrétiens et qu'ils résolurent sans hésitation, avec la simplicité et la générosité de leur foi. A cette époque, en effet, on ignorait les distinctions habiles, les interprétations subtiles que la complaisance et la lâcheté devaient imaginer plus tard en face de situations semblables à celle-là. Toutes pénétrées, tout imprégnées encore des recommandations et des enseignements du divin Maître et des Apôtres, les premières générations chrétiennes les prenaient au pied de la lettre. Le Seigneur avait dit aux siens : « Aimez-vous les uns les autres. C'est là mon commandement, le commandement nouveau que j'apporte au monde. A ce signe on vous reconnaîtra pour mes disciples. Soyez unis, ne faites qu'un, comme mon Père et moi nous ne faisons qu'un. »

Puis les Apôtres étaient venus corroborer ces enseignements du Maître. « Mes bien-aimés, disait S. Pierre, avant toutes choses, observez continuellement entre vous une mutuelle charité. » S. Paul y revenait sans cesse dans ses Epîtres. « Mes frères, disait-il, puisque vous êtes un seul corps et un seul esprit dans le Christ, puisque votre commune vocation vous appelle tous à la même et unique espérance, puisque vous avez le même Dieu, le même père, la même croyance, je vous en conjure, vivez donc comme des frères, vous supportant charitablement les uns les autres ; partageant mutuellement vos fardeaux de misères, soigneusement appliqués à garder l'unité d'un même esprit, unis de sentiments les uns avec les autres ; liés ensemble dans la paix, car la charité est le lien de la perfection et l'amour du prochain tout l'accomplissement de la loi de Dieu [1]. »

A côté de ces enseignements écrits, il existait dans l'Eglise une tradition orale ; mainte histoire édifiante circulait parmi les premiers chrétiens. On citait les paroles de l'Apôtre S. Jean parvenu à une extrême vieillesse, répétant à satiété : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres ! » et répondant à ceux qui se plaignaient de l'entendre toujours dire la même chose : « Que voulez-vous que je vous dise de mieux ? C'est le commandement du Seigneur ; si vous le pratiquez bien, cela suffira pour votre salut. »

On rappelait l'exemple des premiers fidèles de Jérusalem qui n'avaient, semblait-il, qu'un cœur et qu'une âme et dont l'union parfaite faisait l'édification de tout le monde, à tel point que les Juifs eux-mêmes ne pouvaient retenir un cri d'admiration et disaient : « Voyez donc comme ils s'aiment les uns les autres ! » En Egypte, dans le pays même des légionnaires Thébains, n'avait-on pas vu la petite communauté d'Alexandrie, fondée par S. Marc, reproduire les vertus de la primitive Eglise et pratiquer la charité fraternelle jusqu'à la mise en commun des biens et des revenus de tous ? Nul doute que ces leçons et ces exemples n'aient déterminé S. Maurice et ses compagnons

[1] S. Paul, Epîtres aux Ephésiens, aux Galates, etc., *passim*.

à refuser de prendre les armes et de marcher contre des frères dans la foi.

Quelle instruction pour nous, m. f., ou plutôt quelle censure de nos mœurs ! Quand on observe les rapports des chrétiens, des catholiques entre eux, la première chose qui frappe, n'est-ce pas le manque d'union, d'entente, de charité ? Voyez ce qui se passe lorsqu'un de nos chefs spirituels, le Souverain Pontife, les évêques, les dirigeants de la pensée ou de l'armée catholique donnent une consigne, imposent une direction, une tactique nouvelle. Au lieu d'obéir sur-le-champ, d'adhérer d'esprit et de cœur, de sacrifier ses idées, ses vues personnelles, de faire taire ses susceptibilités et de marcher tous ensemble comme un seul homme, que fait-on ? On affecte de ne pas comprendre, on se permet mainte critique, on chicane pour des vétilles, on conteste l'opportunité des ordres reçus, on boude et finalement on refuse de marcher. Pis encore, on s'attaque à l'autorité, on dénie le pouvoir aux supérieurs, on leur crée mille difficultés, on se réjouit méchamment de leurs insuccès ; bref, on fait tout pour les décourager. Et cela sous les yeux de nos ennemis, sous les assauts conjugués qu'ils nous livrent, tant et si bien qu'on a pu dire :

... Est-ce une loi fatale ?
Les méchants ne font qu'un dans leur haine brutale
Et les hommes de bien ne savent pas s'unir.

Vous rappelez-vous, m. f., l'histoire de ces vieux Gaulois, nos ancêtres ? Unis, dit César, ils auraient été invincibles ; divisés, ils devinrent fatalement une proie facile pour l'agresseur. N'est-ce pas l'histoire anticipée du parti catholique en France ? « J'ai passé ma vie, disait le comte de Mun, à être attaqué par mes amis. »

Et dans la vie ordinaire, n'est-ce pas le même lamentable spectacle ? Que de manquements à la charité ! Au lieu de se supporter les uns les autres, de passer sur quelques légers défauts, sur quelques menus froissements d'amour-propre, de se faire confiance, de s'entr'aider, souvent on passe sa vie à se jalouser, à se chercher querelle, à se soupçonner, à se déchirer, à se calomnier, à se combattre, à ce point qu'on pourrait retourner la parole célèbre et dire : « Voyez donc comme ils se détestent ! »

Que des païens, que des sauvages se dévorent entre eux, passe encore ! Mais que des hommes qui professent la même religion, une religion d'amour ; que des chrétiens qui ont le même Dieu, les mêmes croyances, les mêmes espérances éternelles ; que des catholiques qui s'assoient à la même table et mangent le même pain céleste ; que des âmes qui font profession de piété, vivent ainsi dans la haine, entretiennent des ressentiments, des rancunes implacables, acclimatent, pour ainsi dire, la médisance sur leurs lèvres et commettent sans scrupule des injustices criantes, des vilenies et des méchancetés diaboliques, voilà, m. f., ce qui ne se peut ni admettre ni excuser.

Je pourrais vous dire que Dieu ne déteste rien tant que la discorde et qu'il renie pour ses enfants ceux qui refusent de s'accommoder avec leurs frères ; je pourrais emprunter les paroles de l'Apôtre S. Jean et vous affirmer que « si vous aimez, vous êtes de Dieu, mais que si vous n'aimez pas, vous êtes de Satan qui fut homicide dès le commencement du monde. » Laissez-moi plutôt vous rappeler le testament de notre divin Maître, les dernières recommandations de son cœur : « Mon Père, que tous mes disciples ne fassent qu'un, qu'ils soient consommés dans l'unité, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé à lui. » Vous avez vu comment les premiers chrétiens réalisèrent ce vœu. Leur admirable unité de cœur et d'âme opérait sans contredit plus de conversions parmi les idolâtres que tous les miracles et les prédications des missionnaires de l'Evangile. Pourquoi donc le même spectacle d'union et de charité, renouvelé de nos jours, ne produirait-il pas les mêmes effets qu'autrefois ? Aimez-vous les uns les autres, et le monde croira !

III

Mais il nous faut revenir à S. Maurice et à ses braves compagnons, pour recueillir la leçon suprême qu'ils ont à nous donner.

L'ordre de marcher contre les Bagaudes s'aggravait pour eux d'une prescription non moins attentatoire à leur croyance en un seul Dieu. Avant d'entrer en campagne, l'empereur ordonnait d'offrir aux idoles, comme c'était la coutume, un sacrifice solennel auquel toute l'armée, sans exception, devait participer. Respectueusement, mais fermement, Maurice lui fit savoir que ni lui ni ses compagnons ne pouvaient se conformer à de pareils ordres. Cette fière déclaration exaspéra le tyran. Frémissant de rage et n'écoutant que sa cruauté, il donna l'ordre barbare de décimer la légion thébaine. Puis, croyant qu'après cette première exécution les survivants, encore sous le coup de la terreur, finiraient par céder, Maximien renouvela ses injonctions. Elles rencontrèrent la même résistance. — « Non, non, s'écrièrent d'une seule voix ces généreux soldats, jamais nous n'obéirons à cet ordre impie. Nous avons toujours abhorré les idoles et leur culte infâme. Nous demeurerons toujours fidèles à notre Dieu, le seul véritable, et, plutôt que de renier notre foi, nous sommes prêts à mourir, s'il le faut. »

A cette nouvelle, l'empereur, redoublant de fureur, ordonna de décimer une seconde fois la légion. Mais loin d'être ébranlés par de tels actes de sauvagerie, ceux qui restaient s'encourageaient les uns les autres à persévérer dans leur généreuse résolution, sachant bien pourtant le sort qui les attendait. Ce fut alors qu'ils envoyèrent à Maximien une députation chargée de lui présenter la noble et fière adresse que voici : « Empereur, nous sommes vos soldats, mais en même temps, nous nous en faisons gloire, les serviteurs du vrai Dieu. A vous nous devons le service militaire, à Dieu l'hommage d'une vie innocente. Nous recevons de vous la solde de nos travaux et

de nos fatigues, mais Dieu nous donne mieux que cela : le bienfait de la vie. C'est pourquoi nous ne pouvons, empereur, renier, pour vous obéir, notre Dieu, notre Créateur et notre Maître, à vous comme à nous. Vous nous trouverez toujours, comme nous l'avons été jusqu'ici, prêts à suivre tous vos ordres. Mais veuillez ne pas nous imposer l'obligation d'offenser notre Dieu : il nous faudrait refuser de vous obéir [1]. »

Maximien avait l'âme trop perverse pour comprendre cet héroïque langage. Ce qui aurait pu, ce qui aurait dû calmer sa fureur ne servit au contraire qu'à l'enflammer. Il décréta sur-le-champ le massacre de ce qui restait encore de la légion. A cette fin, il envoya de nombreux bataillons contre S. Maurice et ses vaillants soldats avec ordre de les cerner et de les égorger jusqu'au dernier. Ce qui fut exécuté, du reste, sans aucune difficulté, car, à l'approche de leurs bourreaux, les Thébains, encore assez nombreux et suffisamment armés pour se défendre, déposèrent leurs armes sans tenter la moindre résistance et se laissèrent immoler comme des agneaux, heureux de faire à Dieu le sacrifice de leur vie. Jamais on n'avait vu pareille hécatombe : plus de six mille hommes avait péri. Aussi la légende ajoute, — et cela n'a rien que de vraisemblable, — que le sang de tant de braves, coulant à flots, inonda la campagne d'Agaune, et empourpra les eaux du fleuve voisin.

Telle est, m. f., la grande leçon que nous donnent S. Maurice et ses compagnons : fidélité à Dieu jusqu'à l'effusion du sang. — Mais, direz-vous peut-être, cette leçon ne nous concerne pas. — J'en conviens, il ne s'agit plus pour nous de verser notre sang et de donner notre vie pour la cause de notre sainte religion : l'ère des persécutions semble close pour le moment. Mais l'obligation demeure pour tout chrétien, maintenant comme autrefois, d'être fidèle à Dieu en tout, partout et toujours, et cette fidélité constante et jamais démentie a son mérite aussi, car elle ne va pas sans effort, sans souffrance. Parfois même cela peut devenir un martyre, non pas, si vous voulez, un martyre à coups d'épée, mais un martyre à coups d'épingle ; au lieu d'un supplice brutal et violent, mais court et rapide, un supplice lent, prolongé et très douloureux.

Mettons les choses au point. Il y a des gens qui sont portés à placer la sainteté là où elle n'est pas, à se la représenter comme faite d'actions extraordinaires, de gestes à panache, de grands coups d'éclat, de je ne sais quels exploits impossibles ou d'héroïsmes hauts en couleur. C'est pour eux quelque chose de très haut et de très loin. Quand ils en parlent, c'est toujours sur le mode lyrique, en empruntant une littérature de chevalerie où reviennent, comme un beau cliquetis d'armes et un frémissement de gonfalons, les mots de mêlées sanglantes, d'assauts et d'hécatombes. Il ne faut pourtant pas prendre le change. Le drame quotidien de nos existences s'ecrit en prose, en une prose menue, insignifiante extérieurement, sans grand relief ni rimes sonores, sans grand rythme, sinon celui que lui donne chaque battement d'amour du pauvre cœur assoiffé qui voudrait mieux et se sent réduit à presque rien. C'est la prose en grisaille de chacune de nos journées, c'est-à-dire l'observance exacte des menus devoirs, la résistance énergique à l'amour-propre, la fidélité à repousser les tentations de la rue, de la maison, de l'atelier, du salon ou du bureau.

Heureusement pour nous, m. f., la sainteté ne consiste pas en de grandes actions, difficiles et sublimes. A ce compte-là bien peu se sauveraient, parce que l'occasion s'en rencontre rarement dans la vie. Pour le plus grand nombre des âmes, la sanctification est un édifice formé de grains de sable ou de gouttes d'eau, je veux dire des humbles détails dont est remplie notre vie de chaque jour. C'est ce qu'avait parfaitement compris cette chère petite sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. « Il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas, disait-elle, c'est de jeter à Jésus les fleurs de nos petits sacrifices, nous montrer fidèles à nos plus petits devoirs. »

Au cas où Dieu nous appellerait un jour à un héroïsme plus extérieur, cette vaillance obscure qui a précédé sera le plus sûr garant d'une fidélité devenue, sinon plus coûteuse, au moins plus brillante. Tenir école de lâcheté ne dispose point à la bravoure. Les grandes générosités d'une minute unique sont presque toujours précédées d'un noviciat de petites générosités de tous les instants. Nous aspirons à beaucoup. Ne laissons rien passer du peu qui s'offre et mettons sur le ruban étroit de vie qui se déroule devant nous, comme une bande télégraphique, la marque grêle, mais indéfiniment répétée, du don total de nous-mêmes.

Et gardons-nous de croire que ce soit peu de chose. Non, elle n'est pas d'une pratique facile, cette fidélité au devoir dans tous les temps, dans tous les lieux, dans tous les emplois, malgré tous les obstacles, fidélité intérieure et extérieure, fidélité du jour et de la nuit, fidélité de toutes les heures, de toutes les minutes, de toutes les secondes. Que vous en semble ? N'est-ce pas l'amour même dans ce qu'il a de plus héroïque, de plus attentif, de plus délicat, de plus pur et de plus fort ? N'est-ce pas l'imitation parfaite de Jésus-Christ dont l'Evangile dit qu'il a bien fait toutes choses ?

Que d'occasions dans une journée s'offrent à vous de pratiquer cette fidélité à votre Dieu ! Un coup d'œil de curiosité réprimé, un mot de riposte retenu, une ligne interrompue, un souvenir étouffé, un mouvement de nature courageusement apaisé, une importunité ou un ennui doucement supportés, une saillie de caractère, un mouvement d'humeur immédiatement réprimés, une dépense inutile évitée, un chagrin refoulé, une répugnance surmontée, un ressentiment effacé, voilà, m. f., les très petites et très grandes fidélités que Dieu nous demande.

Elles ne manquent pas, vous le voyez. Que

[1] Lettre de S Eucher, évêque de Lyon, à l'évêque Sylvius.

manque-t-il donc ? Des âmes qui consentent à utiliser ces moyens de sanctification, des âmes qui acceptent de lutter, non seulement contre le péché et les tentations du démon, mais contre leurs petits défauts ; des âmes qui se vouent résolument, non à des pratiques extraordinaires, mais, dans la monotonie des tâches quotidiennes, à l'accomplissement plénier, intégral, des moindres devoirs. Nous rêvons parfois d'exploits impossibles, surhumains. Revenons à la réalité. Contentons-nous d'être les ouvriers fidèles des tâches obscures et ordinaires, parfois bien mesquines, bien fastidieuses, sans doute, mais toujours, soyons-en bien persuadés, très méritoires et très agréables à Dieu, parce qu'elles nécessitent un oubli de soi dont bien peu sont capables.

* *

M. f., il est raconté qu'après le massacre de la légion thébaine un officier, nommé Victor, arriva sur le théâtre du martyre. On lui apprit ce qui venait de se passer ; il aperçut les cadavres de ses compagnons baignés dans leur sang. Ce récit et ce spectacle l'enflammèrent d'une noble émulation. Sans plus tarder, il alla trouver le tyran : « Et moi aussi, déclara-t-il, je suis chrétien ! Telle est ma religion : je n'en fais point mystère ! » Quelques heures après, il y avait un martyr de plus.

Puissent les glorieux modèles dont je viens de vous retracer les exploits, trouver en vous de pareils imitateurs ! Puissiez-vous, comme eux, fermes dans votre foi, charitables pour vos frères, fidèles à tous vos devoirs, traverser sans souillure un monde mauvais et corrupteur et mériter la couronne immortelle promise aux bons soldats de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une fête de jeunes gens

LE BONHEUR D'ÊTRE JEUNE

Mes chers amis,

En ce jour de la fête des Jeunes, je voudrais vous parler du bonheur d'être jeune, car c'est là un véritable bonheur. Peut-être vous étonnez-vous de m'entendre parler ainsi. Si vous refusez de reconnaître la vérité de mon affirmation, cela prouve, une fois de plus, la parfaite exactitude de la formule qu'on nous donnait jadis comme exemple de grammaire : « Nul n'est content de son sort. »

Oui, mes amis, vous êtes des heureux, parce que vous êtes jeunes. Réussirai-je à vous en convaincre ? Je l'espère en vous en donnant trois raisons : Vous êtes des heureux, parce que, étant jeunes, vous n'avez rien derrière vous, vous avez tout devant vous, vous avez quelque chose en vous. *Derrière vous,* pas de passé. *Devant vous,* tout l'avenir avec un but, un idéal. *En vous,* une force d'action ardente et généreuse, pour atteindre ce but et réaliser cet idéal.

I. — *Rien derrière vous*

La jeunesse, mes chers amis, c'est l'âge où l'on commence vraiment à vivre, parce qu'on prend conscience de la vie. L'enfant vit, sans doute, mais il n'a pas conscience de la vie, il apprend seulement à vivre. L'adolescent, le jeune homme est vraiment vivant. Il pense, il raisonne, il réfléchit, puis il agit. Il est homme, il est un jeune homme.

Seulement il débute dans la vie humaine. Il se met en route, frais et dispos, ignorant des lassitudes qui l'attendent. Il n'a rien derrière lui. Pas de chemin parcouru, pas de passé. Notre-Seigneur a dit que le laboureur en creusant son sillon, ne doit pas regarder en arrière. Ce n'est pas à lui que s'adresse la divine parole. Il met seulement la main à la charrue.

Car je dois vous le dire, mes chers amis, et vous mes frères, vous qui êtes vieux dans les choses humaines, dont le cœur a saigné plus souvent qu'à son tour, vous ne me contredirez pas, — c'est une douloureuse chose d'avoir vécu. Sans doute le vieillard, au soir de sa vie, peut se remémorer de beaux et de grands souvenirs. Mais il n'y a pas dans l'existence que des souvenirs heureux.

Avoir vécu, n'est ce pas avoir subi l'étreinte du mal ; — du mal qui est en nous, qui monte des basses régions de notre être et du mal qui est autour de nous, des perversions dont nous sommes le théâtre et des scandales dont nous sommes les témoins ? Avoir vécu, n'est-ce pas avoir lutté, avoir connu des obstacles et rencontré des barrières, qui vous obligent à faire demi-tour ? Avoir vécu, n'est-ce pas avoir connu les inévitables épreuves de la vie, avoir vu la mort nous prendre une à une nos meilleures amitiés ? N'est-ce pas avoir été soi-même lentement dépouillé de la vie, avoir vu fuir les jours et les mois et les années avec une rapidité croissante sans jamais pouvoir

Sur l'océan du temps jeter l'ancre un seul jour ?

Mais vous, mes chers amis, vous êtes jeunes. Vous n'avez encore que peu vécu. Rien n'est encore venu contrarier vos desseins. Aucune muraille infranchissable ne s'est vraiment dressée devant votre volonté. Vous n'avez connu ni les défaillances de la nature humaine, ni les oppositions des hommes, ni les vicissitudes de la fortune, ni les coups de la mort...

Oui, vraiment vous êtes des heureux !

II. — *Tout devant vous*

Et l'avenir est devant vous. Vous pouvez lui dire : « Ton sourire est doux ; je veux cueillir les fleurs que tu me promets ». Dans sa perspective vous apercevez l'idéal. Et vous voilà donc emportés vers l'avenir dans un élan vigoureux, et enthousiaste. Pourquoi ?

Par le rêve ? Ah ! mes chers amis, ne soyez pas des rêveurs, des romanesques, des chimériques. Vous emporteriez votre vie dans un vase trop fragile.

Par le désir ? Pas davantage. Le désir est caprice bien souvent. Il est passager et instable. Il disparaît avec l'image qui l'a fait naître, par le simple contrôle de la raison ou au contact de la réalité.

Par l'espérance? Oui, par l'espérance. Oh ! dites-moi, y a-t-il, après le mot amour, un mot plus beau que celui-là dans notre langage humain ?

L'espérance, c'est une vertu, c'est-à-dire une force qui nous prend toute l'âme pour la porter en avant vers l'idéal que nous avons choisi et que nous voulons réaliser. C'est comme une paire d'ailes invisibles, qui nous élève et nous emporte vers le monde mystérieux des temps futurs, vers des sommets d'où nous semblons dominer la vie qui passe.

Ne la sentez-vous pas vibrer en vous, cette force de l'espérance ? Ne les sentez-vous pas prêtes à s'ouvrir, ces ailes dont parlait Rüchert, ces ailes faites pour voler jusqu'au-delà de la mort ? Toute la vie est devant vous. Vous la regardez fièrement, sans trembler, comme une grande chose sérieuse, comme un grand devoir à accomplir, comme un sublime idéal à réaliser et vous lui jetez le grand cri, qui jaillit spontanément de tout ce qui vit : « Je veux vivre ! » Et cela veut dire : « Je veux faire quelque chose pour Dieu, quelque chose pour mon pays, quelque chose pour mon prochain. Je veux être quelqu'un, — ce quelqu'un que Dieu veut et faire ce pourquoi il m'a créé ! »

Oui, vous pouvez dire cela dans la pleine conscience de la vertu qui fixe vos regards vers l'avenir. Et songez-y : parce qu'il y a en nous un instinct divin : l'instinct d'être heureux, parce que dans l'avenir nous cherchons toujours le bonheur, comme dans les ténèbres nous cherchons la lumière, il y a déjà du bonheur dans l'espérance... L'espérance, c'est du bonheur qui commence... Vous êtes des heureux !

III. — *Quelque chose en vous*

Pour aller ainsi de l'avant, pour entrer résolument dans le chemin de la vie, vous avez déjà en vous une force : la force de l'espérance... C'est elle qui déclenche à chaque instant votre action et qui ne cesse de la soutenir pour la mener jusqu'au bout. Mais il est en vous une autre force : une force vitale, — force physique d'abord faite de santé et de vigueur que vous vous évertuez à développer progressivement dans les exercices sportifs de votre association, — et force morale surtout, force de volonté, faite d'énergie et de persévérance, et d'audace aussi.

Si toute espérance vous est permise, ce n'est pas seulement parce que tout l'avenir est devant vous, mais c'est aussi parce que, vous le savez, « à cœur vaillant rien d'impossible. »

Et vous vous sentez dans votre poitrine un cœur vaillant ..

On a dit qu'à la guerre la victoire était donnée à celui qui conjuguait ces trois verbes : savoir, pouvoir, vouloir. N'en est-il pas de même dans la vie, puisque la vie, en somme, — il y a longtemps que cette parole a été dite, — n'est qu'une longue bataille ?

Savoir ! Vous savez, parce que vous avez appris et que vous apprenez encore tous les jours.

Pouvoir ! Vous pouvez, parce que vous êtes des vaillants parmi les plus vaillants.

Vouloir ! Vous voulez, parce que vous avez choisi un but, un idéal, il s'est lentement précisé devant vos yeux... et vous voulez le réaliser...

Cette volonté d'atteindre le but coûte que coûte, de réaliser cet idéal vaille que vaille, voilà la grande force qui est en vous... Ces simples paroles vous ont-elles amenés à en prendre conscience ? Je l'espère, je le souhaite... parce que je vous aurai fait prendre conscience de la vie qui est en vous, et voilà ce qui est l'élément constitutif du bonheur, la conscience de la vie...

Et je n'aurai plus qu'à vous jeter de cette chaire le mot d'ordre, qui a fait vibrer mon âme au temps de ma jeunesse, qui sur les champs de bataille de la guerre, aux jours de la grande offensive, éveillait encore dans mon âme l'espérance d'une suprême victoire et qui doit résonner dans votre vie comme un irrésistible appel vers les sommets de l'idéal : « En avant ! Toujours en avant ! »

* *

Mes bien chers frères, avant de descendre de cette chaire, c'est vers vous que je me tourne. En disant à toute cette jeunesse ce qui fait son bonheur, j'étais bien sûr d'avance que vous ne me contrediriez pas. Vous les connaissez, ces Jeunes, et vous les aimez, vous les aimez pour leur entrain, leur ardeur, leur bonne tenue et leur bon esprit. Vous les suivez avec le plus grand intérêt dans leurs efforts et même dans leurs luttes. Vous encouragez leur bonne volonté et vous applaudissez à leur succès.

Ce sont des heureux : ne soyez pas jaloux de leur bonheur. Au contraire ! Qu'ils vous soient à cause de cela plus sympathiques encore. Aidez-les, soutenez-les, moralement et matériellement, car, ne l'oubliez pas, ils sont jeunes. Ils sont la génération qui monte, les hommes de demain, celle qui reprendra le flambeau de la vie tombant de nos mains défaillantes. Ils sont l'espérance : l'espérance de Dieu, l'espérance du pays, — et la vôtre.

Pour la bénédiction des semences

L'EFFICACITÉ DE LA BÉNÉDICTION

Mes frères,

Dans quelques jours, « vous verrez une main qui par les airs chemine, » c'est celle du laboureur qui, dans nos campagnes, répand le grain sur le sillon que le soc a remué.

* *

Ce grain qui va dormir dans la terre, c'est l'espoir de la moisson. Aussi est-ce une circonstance opportune pour rappeler le mot de nos saints Livres : « Celui qui sème dans la bénédiction moissonnera dans la bénédiction. » (II Cor., IX, 6).

Mais comment semer dans la bénédiction sur un sol maudit ?

Or cette malédiction portée contre notre pauvre terre aux premiers jours du monde, est précisément ce qui doit davantage nous faire sentir le besoin que nous avons de solliciter et d'attirer sur nous la bénédiction. Condamnée depuis lors, en effet, à produire surtout des ronces et des épines, quoique si abondamment arrosée par la sueur de l'homme, la terre a besoin qu'une influence céleste vienne contrebalancer l'effet de la malédiction première. Dieu, d'ailleurs, est loin de s'y refuser, et l'Eglise nous en dicte la formule.

Puisque le laboureur va bientôt confier sa semence à la terre, j'aime à lui redire avec l'écrivain sacré : « *Sit semen tuum benedictum a Domino.* Prenez soin que votre semence soit bénie du Seigneur. » Quoi de plus simple, en effet, que de présenter aux bénédictions de l'Eglise quelque minime portion des grains qu'on doit jeter dans le sol ? Cette portion de grains bénits devient alors comme un bon levain qui fera fermenter toute la masse et lui assurera une riche fécondité. Cette bénédiction, en effet, accompagnera votre semence dans ses phases diverses, elle lui rendra les vents et les nuages favorables, elle écartera l'insecte nuisible et développera les germes comme sous un souffle fécondant.

Je vous vois pleins d'ardeur donner vos soins à la culture de vos champs ; vous mettez en œuvre tous les ressources de l'art moderne ; vous déployez une activité et une intelligence admirables ; vous travaillez sans relâche, supportant « le poids du jour et de la chaleur. » Mais voulez-vous que vos espérances se réalisent ? N'attendez pas tout de votre travail, ne vous reposez pas entièrement sur votre activité et votre prudence ! Courbés vers cette terre ingrate, dont vous exploitez le sein avare avec tant de fatigues, que vos regards n'y restent point fixés ; levez-les, levez-les souvent vers le ciel, appelez souvent, appelez sans cesse, par vos vœux et vos prières, les célestes bénédictions sur vous et sur vos biens !

Comment, en effet, pouvez-vous espérer voir réussir vos soins et vos efforts sans le secours d'En-haut ? N'est-ce pas Dieu qui est le maître et l'auteur de tout bien ? N'est-ce pas lui qui donne à la terre sa fécondité ? N'est-ce pas lui qui a créé le soleil dont la chaleur bienfaisante vivifie la nature ? N'est-ce pas lui qui a formé au-dessus de nos têtes les nues et qui les presse dans ses mains puissantes, comme pour en exprimer les pluies qui rafraîchissent et fertilisent nos campagnes ? N'est-ce pas lui qui fait germer votre grain, qui le fait croître, qui le conserve et le fait arriver à une heureuse maturité ?

Ecoutez la prière que l'Eglise met sur les lèvres de ses ministres quand on lui demande, comme vous, la bénédiction des semences : « Nous vous prions, Seigneur, et nous vous demandons de bénir ces fruits de semences, de les réchauffer sous le souffle favorable d'un vent léger, de les féconder de la rosée du ciel et de les faire parvenir à une complète maturité, pour l'usage de nos corps et de nos âmes. » *(Rituale Romanum,* appendix, n. 35).

Ainsi l'Eglise sait prier pour nous, quand on a la pieuse pensée de le lui demander. Et qui n'admirerait les heureuses expressions de sa prière ? Rien n'y est oublié, ni le souffle favorable qui chasse les frimas, ni le rayon bienfaisant qui féconde, ni la goutte de rosée qui développe le germe en croissance. Comment celui qui assure l'aliment aux petits des oiseaux pourrait-il ne pas bénir ce grain de blé qui va dormir en terre pour devenir « cet herbage sacré qui nous donne le pain » dont notre existence a besoin ?

Priez donc Dieu avec confiance et avec persévérance. Et alors vous serez du nombre de ceux auxquels il a été dit : « Celui qui sème dans la bénédiction moissonnera dans la bénédiction » ou encore : « L'homme recueillera ce qu'il aura semé. » Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LE DISCOURS APRÈS LA CÈNE

IV

DERNIER MOTIF DE RÉCONFORT : JÉSUS EN NOUS (XIV, 18-24)

Les versets 18-21 exposent une ultime raison qu'ont les Apôtres de ne pas s'abandonner au trouble et à l'effroi. Ce même motif est repris et précisé en réponse à une question de S. Jude (22-24). Le Maître promet à ses disciples fidèles une venue, une manifestation, d'ordre spirituel, qui doit assurer sa présence persévérante, non seulement au milieu de leur groupement, mais au plus intime de leur être individuel.

« Je ne vous laisserai pas orphelins » (18^a). L'expression pourrait s'entendre dans un sens purement métaphorique ; elle marquerait simplement que le départ du Sauveur ne doit point laisser les Apôtres dans l'isolement et l'abandon. Mais, en fait, l'affirmation dit davantage. Elle évoque la paternelle tendresse dont Jésus enveloppe ses disciples qu'il appelait naguère ses « petits enfants » ; elle fait allusion à la mort qui doit momentanément les séparer d'eux ; elle laisse pressentir qu'un jour ils jouiront de nouveau de sa présence personnelle. — En promettant aux siens un nouveau Paraclet, déjà le Sauveur leur avait donné la certitude qu'ils ne seraient point délaissés. Ils pouvaient escompter l'assistance protectrice de cet Esprit de vérité. Mais ce n'est point assez pour l'amour que le Maître porte à ses disciples. Il entend se retrouver lui-même, en même temps que l'Esprit-Saint, au milieu d'eux. « Jusque là, note le P. Durand, l'Esprit Saint avait été présent à l'Eglise dans le Fils, maintenant c'est le Fils qui se rend présent dans l Esprit. »

« Je viens à vous » (18^b) : le présent du grec marque la certitude et l'imminence du retour ; toutefois celui-ci appartient à l'avenir, ce que souligne le futur de la Vulgate. Comment entendre cette venue ? Vise-t-elle les apparitions du Christ après

la Résurrection ? Se rapporte-t elle à la Parousie, au dernier avènement ? Serait-il question sous ces mots de la vision intuitive ? Le contexte va nous aider à préciser.

« Encore un peu et le monde ne me voit plus ; mais vous, vous me voyez, car je vis et vous-mêmes vivrez » (19). Le « peu » désigne le court espace de temps qui sépare l'auditoire de la mort de Jésus. Il faut entendre « le monde », comme plus haut, des adversaires du Sauveur. Ne jugeant du Christ que par les sens, il n'a saisi de lui que l'aspect corporel et terrestre. Avec le trépas, cet être, à ses yeux purement humain, cessera de tomber sous son regard. Dès lors Jésus ne vivra plus pour le monde que comme un souvenir importun, dont la mémoire même serait vite effacée sans la haine persistante qui l'avive. Il en va différemment pour les Apôtres. Dès maintenant, ils ont reconnu en Jésus autre chose qu'un homme mortel ; à plus forte raison, dans l'avenir prochain, qui s'anticipe ici en présent, ils verront, ils voient en Lui ce qu'il est, le Fils de Dieu. Dieu ne meurt pas ; l'Unique né de son sein, pas davantage. Vie essentielle, Jésus ne sera point atteint dans sa personnalité par la mort ; bien plus, il puisera dans cette identité avec « la Vie » le pouvoir de réunir et de ranimer, par sa propre vertu, les éléments de son humanité, un instant dissociés par le trépas. Cette humanité renaîtra, mais à une vie nouvelle, glorieuse, celle où la divinisation de l'âme, commencée en nous par la grâce et achevée par la gloire, déborde jusque sur le corps transfiguré. A cette vie supérieure et divine, déjà, de quelque façon, les Apôtres participent ; elle doit se répandre en eux avec plénitude après la venue de l'Esprit. Ils seront ainsi capables de percevoir, du regard surnaturel de la foi, le Christ, Vie éternelle, assurant à son humanité une existence désormais immortelle et glorieuse.

« En ce jour là, continue le Sauveur, vous connaîtrez que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous » (20). Les Prophètes usaient couramment de la locution « en ce jour-là » pour marquer l'époque de quelque manifestation de la Toute-Puissance divine. Jésus se l'approprie pour désigner la Pentecôte. Sous les clartés de l'Esprit irradiées dans leur intelligence, les Apôtres percevront, bien mieux qu'ils ne l'ont fait jusque-là, les rapports du Fils avec le Père et leurs propres relations avec le Maître. Ils saisiront la mutuelle immanence du Père et du Fils, résultant de l'identité de leur nature ; ils connaîtront l'intimité des liens qui les rattachent au Christ. Ils sauront qu'ils sont en Lui comme dans leur principe de vie, qu'ils sont entés sur son corps mystique. Réciproquement ils verront que Jésus est en eux, non seulement comme le terme de leur souvenir aimant, mais encore comme la source de leur vitalité divine.

Il nous est plus facile maintenant de discerner ce que visent les mots : « Je viens à vous. » Ce n'est point la Parousie ; car Jésus, au dernier avènement, se manifestera à ses adversaires comme à ses amis, Justicier aux arrêts vengeurs en même temps que Sauveur miséricordieux. Il ne s'agit pas non plus de la vision intuitive, sinon, peut-être, comme du couronnement final de la venue annoncée. Celle-ci, en effet, doit ménager aux Apôtres le contact du Christ au cours de leur vie terrestre, de façon à ce qu'ils ne s'y trouvent pas orphelins. Ce contact sera naturellement permanent, comme le serait l'abandon qu'il s'agit de prévenir. Les apparitions pascales ne sont point, sans doute, à exclure nécessairement ; mais il est clair qu'elles ne répondent que très imparfaitement, en raison de leur caractère transitoire, aux exigences du texte. Aussi bien, le plein effet de la venue de Jésus est-il présenté comme devant se produire « en ce jour-là », c'est-à-dire à la Pentecôte. Il s'agit donc d'une venue spirituelle du Christ en relation avec celle du Saint-Esprit. Les versets qui vont suivre en fixeront davantage la nature.

Pour bénéficier de cette venue de Jésus, une condition est indispensable. Déjà le Sauveur l'avait requise à propos du don, par le Père, d'un nouveau Paraclet. C'est l'amour agissant, inspirateur d'une soumission parfaite à la loi du Christ : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; or celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui » (21). « Avoir » les commandements de Jésus, c'est les recevoir de ses lèvres par une humble et docile adhésion de l'esprit à la parole qui les promulgue ; les « garder », c'est les réaliser dans la conduite de la vie par un vouloir aimant et généreux. — Ces œuvres réalisatrices, ou plutôt l'amour qui les inspire, appellent la tendresse du Père. Non, assurément, que notre pauvre affection prévienne la dilection divine et la motive ; elle est elle-même effet des miséricordieuses avances de la grâce. Mais en répondant à l'amour de Dieu, nous provoquons un redoublement de sa paternelle tendresse ; entre lui et nous l'amour devient amitié, c'est-à-dire « amour partagé ». Il en va de même pour nos relations affectueuses avec Jésus.

Soulignons ici, pour la consolation de bien des âmes, le trait donné par Jésus comme caractéristique du véritable amour pour Lui : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. » Non, sans doute, que le Christ répudie, soit pour son Père, soit pour lui-même, les élans affectifs de notre cœur. Il y a bien droit, lui que l'amour nous a donné, à Bethléem pour frère, au Cénacle en aliment de vie, sur le Golgotha comme hostie rédemptrice, et nous promet, au ciel, pour éternelle récompense de nos labeurs d'un jour ! Il les demande, puisque le premier précepte de la Loi nous ordonne de l'aimer « de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit ». Mais ce qu'il réclame avant tout, ce sont les préférences de notre intelligence et de notre volonté ; c'est que nous lui donnions la première place dans notre estime, comme il sied au Bien suprême, que nous soyons prêts à tout sacrifier à l'accomplissement de son bon plaisir, en sujets

fidèles du Seigneur souverain, en fils cordialement soumis du plus tendre des Pères. Peu importe, dès lors, que les fibres de notre sensibilité soient apparemment desséchées, que l'aridité ait envahi jusqu'aux régions du sentiment supérieur. Si notre volonté reste, humblement, fermement attachée au vouloir divin, si, ne pouvant plus nous porter avec élan au devoir, nous nous y traînons, comme à l'expression terrestre du céleste bon plaisir, au jour le jour, à l'heure l'heure, en foi nue, en effort tendu, sans attrait : croyons, pleins de confiance en l'application de la parole de Jésus, que son amour est en nous. Le Père nous aime et le Sauveur nous chérit.

« Et je l'aimerai et je me manifesterai à lui. » Cette manifestation, effet de l'amour du Christ, est évidemment corrélative à la « venue » annoncée plus haut (18). Elle doit s'entendre dans le même sens. On voit par là dans quelle mesure elle peut être expliquée des apparitions pascales et du face à face de la vision intuitive. Il faut la comprendre avant tout des connaissances de foi que la Pentecôte doit apporter aux Apôtres, de l'intelligence du Christ et du mystère de son Incarnation rédemptrice, que leur communiquera l'Esprit de Lumière et de Vérité. Ces clartés, révélatrices de Jésus, ne seront pas l'apanage exclusif des Douze. Toutes les âmes aimantes, au cours des siècles, sont appelées à y participer. Il en est qui, sous l'influence des dons de l'Esprit-Saint et de grâces actuelles de choix, auront de la Trinité adorable et des personnes qui la composent une sorte d'intuition directe et dont la connaissance du divin prendra comme un caractère expérimental. Ce seront celles que les gratuites miséricordes du Seigneur appelleront à la vie mystique, prélude intermittent et imparfait de l'existence céleste. Faut-il restreindre à ces illuminations subjectives, procédant directement de l'Esprit-Saint, la manifestation dont parle le Sauveur ? Il ne semble pas. Elle paraît s'étendre également à l'action indirecte et médiate de ce divin Esprit, aux clartés qu'il communique aux âmes par l'intermédiaire de l'Eglise, de son magistère doctrinal ou de son ministère sacramentaire.

Les auditeurs de Jésus n'ont, sans doute, point perçu toutes les modalités que nous venons d'énoncer ; mais ils se sont rendu compte que « la manifestation » promise doit garder un caractère d'intimité, qu'elle leur est réservée, à eux et à ceux qui partageront leur foi. Dès lors elle ne cadre pas avec la perspective que le rêve judaïque n'a cessé de caresser : celle d'un Messie monarque terrestre, vainqueur des Nations et se révélant à elles, comme à Israël, par sa puissance triomphante. Or, en dépit de tout ce qu'a dit et répété Jésus pour mettre en relief le caractère spirituel de son Royaume, ce rêve continue de hanter l'esprit des disciples. Sans doute, les enseignements du Maître, l'annonce de ses souffrances et de sa mort, renouvelée au Cénacle, modifient dans une certaine mesure pour eux la perspective et le coloris de ce tableau d'avenir. Ils entrevoient que, peut-être, la victoire devra s'acheter par la souffrance. Mais l'issue de la lutte reste, à leurs yeux, le triomphe du Messie se révélant à Israël comme son Sauveur, aux Nations, vaincues et terrifiées, comme leur Justicier impitoyable. L'épisode du jour de l'Ascension en dit long sur la persévérance de cette mentalité, et nous entendons les disciples demander encore à Jésus : « Seigneur, est-ce en ce temps prochain que vous allez rétablir au profit d'Israël son empire abattu ? *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israël ?* » (Actes, I, 6). On comprend ainsi la difficulté qu'éprouvent les auditeurs du Christ à concilier la manifestation qu'ils rêvent avec celle que le Maître leur annonce. Serait-ce donc que, sur ce point, le plan divin est vraiment modifié ? Un des Douze se fait l'interprète de l'inquiète curiosité du groupe. C'est Judas, non pas « l'homme de Qerioth », le traître, mais celui que S. Luc appelle *Judas Jacobi* (Actes, I, 13), que les catalogues apostoliques présentent sous le nom de Thaddée et que nous connaissons sous celui de S. Jude. « Seigneur, dit-il, qu'est-il donc advenu que tu doives te manifester à nous et non pas au monde ? » (22).

Fidèle à son habitude en face des interruptions de ce genre, Jésus semble passer outre à la question. Il n'y fait point de réplique directe. Il y répond pourtant, mais c'est en affirmant de nouveau la doctrine exposée, qu'il précise et justifie en quelques mots. « Jésus répondit et lui dit : Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure. Celui qui ne m'aime pas, ne garde pas mes paroles ; et la parole que vous avez entendue n'est pas la mienne, mais celle du Père qui m'a envoyé » (23-24).

On retrouve, confirmée, la pensée qui a soulevé l'objection ; mais elle se présente avec des précisions nouvelles. Déjà le Sauveur avait laissé entendre plus haut (21) que sa manifestation n'aurait pas comme bénéficiaires les seuls Apôtres, mais en général ceux qui, comme eux, aimeraient le Christ effectivement, lui prouvant leur attachement par l'acceptation de sa loi et l'accomplissement de ses préceptes. Il insiste sur le caractère illimité de sa promesse. Autant qu'il dépend de lui, la portée en est universelle : « *Si quelqu'un m'aime*... » Tout homme de bonne volonté en peut bénéficier. Mais chacun garde la liberté redoutable de rejeter le don divin, en refusant son amour à Jésus. La foi théorique et la soumission pratique aux commandements étaient présentées naguère comme la preuve de l'amour. Sur ce point encore le Sauveur développe et précise : c'est toute l'économie de la révélation du Christ que l'attachement pour lui doit faire accepter d'un esprit et d'un cœur dociles : « Il gardera ma *parole* ». — Le Fils seul était d'abord donné comme devant venir (18) et se manifester (21). Il est maintenant affirmé que le Père l'accompagnera et, de plus, que cette venue offrira le caractère d'une demeure

stable, affectant l'être individuel dont l'amour attire les complaisances divines.

Les Apôtres, au lendemain de la Pentecôte, réaliseront pleinement la condition requise pour la prise de possession de leur âme par le Père et le Fils. Il est donc naturel qu'ils en deviennent les bénéficiaires. Mais il n'en sera pas de même du monde. Adversaire du Christ, il rejette sa parole; il ne saurait dès lors prétendre à jouir des effets de son amour. Par ailleurs, en méprisant la parole de Jésus, il fait outrage au Père. Car cette parole qu'il dédaigne n'est point tombée de lèvres purement humaines; elle est parole divine. Elle procède originellement et se couvre de l'autorité du Père, de qui Jésus a reçu sa nature et sa mission. Comment, avec une pareille attitude, le monde pourrait-il revendiquer la venue du Père et du Fils, témoignage de leur dilection ?

* *

Commentant le verset 23, le P. Lagrange a écrit : « La visite des deux personnes divines ne peut être conçue que comme une demeure du seul vrai Dieu. C'est une réponse de l'affection à l'affection, un véritable acte d'amitié... Rien n'est exigé comme culture intellectuelle de l'esprit, ni comme tendance à la contemplation, ni même comme ascèse particulière, et si cette visite peut avoir en des âmes d'élite des aspects inconnus aux autres *(Cyrille)*, cependant Dieu ne vient pas pour provoquer l'extase ou toute autre manifestation extérieure : il vient pour habiter dans l'âme de celui qui l'aime. Rien de plus simple comme expression que cette mystique, rien de plus profond. »

Permettez que, de cette mystique j'esquisse la teneur essentielle en répondant à cette triple question : En quoi consiste l'inhabitation divine ? Qui rend-elle présent en nous ? Quels effets produit-elle en ses heureux bénéficiaires ?

La demeure de Dieu dans l'âme, telle que la promet ici Jésus, ne saurait être confondue avec la présence qui résulte de l'ubiquité divine. Par son immensité, sa toute-puissance, sa providence, Dieu est présent au plus intime de tout être, lui conservant l'existence, lui maintenant le dynamisme ou l'énergie vitale, le conduisant aux fins marquées par sa sagesse infinie. C'est à cette présence que se réfère S. Paul quand il déclare, à l'Aréopage, que « Dieu n'est pas loin de chacun de nous, que nous avons, en effet, en Lui, la vie, le mouvement et l'être. » (Actes, XVII, 27-28). L'inhabitation divine promise aux disciples fidèles est d'un autre ordre. Elle nous donne Dieu comme objet intime d'amicale dilection, de façon qu'il s it à nous, que nous le possédions et, de quelque manière, jouissions de Lui par la connaissance et par l'amour.

Au ciel, cette union affectueuse se réalisera dans la vue directe de Dieu, par le contact immédiat de son essence avec notre âme divinisée sous l'effet de la lumière de gloire. Cette claire vue de Dieu, les ineffables élans d'amour et les chastes embrassements que provoque la perception de la Beauté sans tâche, de la Bonté sans limite, dépassent les exigences et les forces de l'humaine nature. Et voilà pourquoi il faut que Dieu, en s'offrant à l'âme, la revête en même temps et la pénètre d'une vitalité supérieure et divine.

Ici-bas, la grâce prélude à la gloire et la contient en germe. L'une des formes de son activité doit même persévérer sans changement essentiel dans la béatitude, où elle ne fera que s'épanouir pleinement : « *Caritas nunquam excidit,* » a dit S. Paul, « la charité ne meurt pas. » (I Cor., XIII, 8). Prise dans l'ensemble de son économie, la grâce constitue donc, elle aussi, une divinisation de notre être, une participation, analogue sans doute et déficiente, réelle pourtant, de la nature divine et de ses énergies suivant le mot de S. Pierre : « *ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ* » (II *Petri,* I, 4). Cette économie de notre être surnaturel comporte, d'abord, la grâce habituelle, qui forme en nous comme une seconde nature, d'ordre supérieur; puis, des principes directs d'action, des facultés surhumaines, la foi, l'espérance, la charité, les vertus morales infuses ; enfin des dispositions spéciales, des aptitudes, les dons du Saint-Esprit, qui rendent l'âme docile aux motions actuelles de ce divin Esprit, notamment en matière d'héroïsme chrétien. C'est grâce à cet organisme supérieur que nous pouvons, dès ici-bas, nous unir directement à Dieu par la connaissance affectueuse. « Sans doute, nous n'apercevons Dieu, maintenant, que dans un miroir, *per speculum,* mais c'est Dieu qui, dans les vérités révélées, s'y mire ; notre connaissance a les obscurités d'une énigme, *in ænigmate,* mais l'objet de l'énigme c'est Dieu. » (Cardinal Mercier, *La Vie intérieure,* p. 389).

On me permettra de le noter en passant : ce n'est pas seulement parce que la foi, l'espérance et l'amour préparent la vision intuitive, parce que la charité avec les œuvres qu'elle vivifie la mérite, que ces vertus requièrent un principe de vitalité supérieure ; à mon faible sens, elles le postulent en elles-mêmes. Car entendre directement Dieu dans la parole révélée, adhérer à Lui en acceptant cette parole sur la seule autorité de qui l'émet et sans recours actuel, même implicite, à la démonstration préalable de sa crédibilité, aimer le Seigneur tel qu'il se révèle ainsi à nous : c'est un commerce avec l'Etre infini qui sort, lui aussi, comme la vision intuitive, bien qu'avec moindre évidence, du cercle des exigences et du domaine d'activité de la nature humaine.

Ce rappel de la raison d'être et de la nature de notre vitalité supérieure va nous permettre de mieux comprendre le mode de l'inhabitation de Dieu en nous. Le Très-Haut est présent partout où il opère, et le caractère de sa présence est en fonction de l'œuvre qu'il réalise. Produisant en nous l'organisme divin de la grâce sanctifiante, il est, par là même, présent, de façon spéciale, objective et permanente, dans les âmes ainsi transformées. Il s'y tient, il agit en elles et sur elles par les motions actuelles de son Esprit, précisément en vue

de leur rendre possibles l'amour avec la foi et pour en provoquer les actes. Terme de la pensée aimante — et S. Thomas insiste sur cet aspect (Ire P., quest. 43, art. 3) — en même temps que principe des énergies qui la produisent, il est vraiment en nous, suivant le mot de l'Ecole, *sicut cognitum in cognoscente, et amatum in amante,* comme l'objet de connaissance en qui le saisit et l'objet d'affection en qui le chérit, mais avec ceci de particulier : c'est qu'à la présence idéale, intelligible, répond, comme la cause à son effet, une présence physique, objective. *C'est vraiment l'ami venu pour provoquer et donner l'amour.*

Et qui vient ainsi ? Le Père, assurément, et le Fils avec Lui : Jésus nous en a donné l'assurance, en termes explicites (23). Mais l'Esprit-Saint les accompagne. Car le Maître a promis à ses disciples fidèles, à tous ceux qui l'aiment effectivement, l'assistance de ce nouveau Paraclet et il a spécifié qu'il demeurerait chez eux, qu'il serait en eux (17). Aussi bien, toutes les œuvres extérieures de la Trinité sont communes aux trois personnes. Donc nous possédons en nos âmes sanctifiées la Trinité tout entière, et les mystères de la vie intime de Dieu se déroulent en nous dans l'éternel présent de cet acte unique par lequel le Père, sans cesse, engendre le Fils et avec Lui, dans un commun amour, donne origine au Saint-Esprit.

Le Verbe est en nous. Y apporte-t-il l'humaine nature à laquelle il a daigné s'unir ? Il semble qu'en soi nulle répugnance absolue n'exclue l'hypothèse, puisque Jésus se trouve en corps et en âme sous la moindre particule sensible des espèces consacrées. L'on ne s'étonnera donc pas outre mesure qu'un docte et saint prélat du siècle dernier ait cru pouvoir donner à la question une réponse affirmative. Il perdait de vue qu'en matière de dons divins il faut s'en tenir aux affirmations révélées, et que l'inférence du possible à l'être ne saurait y être admise. Par ailleurs, l'inhabitation de Jésus en nous, ainsi comprise, enlèverait sa raison d'être à la communion eucharistique. Mais ce qui est vrai, c'est que le Verbe présent en nous, par sa divinité, est bien ce même Jésus qui est né, a vécu, souffert, est mort... pour nous. Il nous demeure loisible de l'envisager, en notre pensée aimante, comme le petit enfant de Bethléem, sous les traits de l'ouvrier de Nazareth, dans l'exercice de sa mission évangélique, ou enfin, victime expiatoire, agonisant à Gethsémani, expirant sur la croix ; mais à la condition expresse de ne point perdre de vue que seule est présente en nous la personne attributaire de ces états de vie.

Bien que l'inhabitation dans l'âme des justes soit commune aux trois personnes de la Sainte Trinité, l'on a coutume de l'attribuer, par *appropriation,* au Saint-Esprit. C'est à bon droit, puisqu'elle est œuvre d'amour et que c'est par voie d'amour que l'Esprit procède du Père et du Fils. On pourrait, par une autre appropriation, également légitime, la rapporter au Verbe, parce qu'elle tend à parfaire l'œuvre de Jésus et continue de quelque façon l'Incarnation Rédemptrice.

C'est ce qui ressort *des effets* qu'elle produit en nous. En nous unissant à Dieu, elle nous sanctifie. En divinisant notre être par la production en notre âme de la grâce habituelle avec l'ensemble des dons qui l'accompagnent, elle nous engendre à une vie supérieure et pose le fondement de notre filiation divine. Cette filiation, sans doute, n'est qu'adoptive ; mais elle l'emporte incomparablement sur les adoptions de la terre, qui ne donnent que le nom et le droit à l'héritage, tandis qu'elle implique une certaine participation à la nature même de Dieu.

Nous sommes ainsi formés à l'image du Christ, dont nous devenons les frères adoptifs. La constitution de notre être surnaturel est en quelque sorte modelée sur l'économie de l'Incarnation. Notre grâce répond à celle du Christ, comme elle découle de sa plénitude. Le lien même qui résulte, entre Dieu et nous, de sa présence habituelle en nos âmes, offre une lointaine analogie avec l'union du Verbe et de son humanité. — Cette ressemblance constitutive appelle l'assimilation active des pensées, des sentiments et des vouloirs, suivant le mot de l'Apôtre : « *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.* Excitez en vous les sentiments dont l'effet existait dans le Christ Jésus. » (Philip., II, 5). L'inhabitation divine a donc pour résultat de faire naître et grandir en chacun de nous comme un autre Jésus ; elle étend l'incarnation Rédemptrice, en ses effets, à toute âme de bonne volonté.

D'autre part, la vitalité supérieure que nous communique le Verbe, présent en nos âmes, avec le Père et le Saint-Esprit, est le fruit des mérites acquis par lui dans son humanité. Jésus est ainsi pour nous, à double titre, principe de vie. Participant de la sorte à sa vie, façonnés à sa ressemblance, nous le prolongeons, de quelque façon, à travers les siècles ; nous sommes les membres de ce corps mystique qu'est le Christ envisagé dans la plénitude de son être moral, suivant une conception chère à S. Paul. Nous vivons en Lui, ou plutôt Lui vit en nous. En nous, par nous, il continue son œuvre de sanctification rédemptrice. En nous, par nous, il rend gloire au Père, établit son règne, accomplit sa volonté adorable : ce qui est la fin de son Incarnation.

* *

A qui embrasse ainsi d'un coup d'œil les liens du dogme de l'inhabitation divine avec celui de l'Incarnation rédemptrice, l'harmonieuse unité du plan céleste s'impose avec un relief saisissant. Et l'on ne peut qu'exalter, d'un cœur ému, avec la Vierge-Mère, le Tout-Puissant qui daigne ainsi abaisser un regard sur la petitesse de sa créature humaine et en elle opérer de si grandes choses : *Respexit humilitatem ancillæ suæ... Fecit mihi magna qui potens est...* (Luc, I, 48-49).

Assurément, « il y a là un envahissement des choses divines qui étonne la raison... On est tenté

de dire que c'est trop beau ! » Mais, répond le P. Lagrange, qui se formule l'objection, « en dehors, il n'y a rien, rien qui compte pour nous, rien qui porte la marque de l'infini. Nous voilà en face du néant. Où aller, Seigneur ? Il ne reste qu'à se renfermer dans un doute fastueux — ou désespéré. Ou plutôt à se serrer autour de Pierre, qui dit toujours : « Vous avez les paroles de la vie éternelle, » et à s'abandonner à l'étreinte de Dieu en Jésus-Christ. » (*L'Evangile de Jésus-Christ,* p. 639).

Oui, le dogme de l'Incarnation continué par celui de la déification des justes par la grâce et l'inhabitation divine, forme une énigme insoluble à l'humaine raison et dont la foi ne peut trouver le secret que dans un ineffable amour. Mais précisément « Dieu est amour » comme le proclame S. Jean. Et voilà pourquoi, fort de l'expérience religieuse de tous les siècles chrétiens, du souvenir de nos heures d'intimité, nous redirons humblement, avec le disciple bien-aimé : « Et nous, nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru : *credidimus caritati !* » (I Jean, IV, 16).

S. Pierre et S. Paul ont cru comme S. Jean à l'amour. Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de parcourir leurs épîtres. La lecture des *Actes des Martyrs* nous apprend, d'autre part, combien le dogme de l'inhabitation était familier aux premières générations chrétiennes. Il est resté cher à la piété virile de tous les grands âges de foi. Chez nous, la spiritualité du XVIIe siècle en est encore pénétrée et l'on voit jusqu'en Extrême-Orient un prélat français, le premier Vicaire Apostolique du Siam, Mgr Laneau, écrire pour ses missionnaires un traité « de la Déification des Justes par Jésus-Christ, *De deificatione Justorum per Jesum Christum,* » où l'élévation doctrinale s'unit à l'onction pieuse [1]. Mais sous l'influence du Déisme philosophique au XVIIIe siècle, sous celle du rationalisme critique au XIXe, il semble qu'on ait pris frayeur des sublimités de cet enseignement et qu'un silence relatif se soit fait — peut-être par réaction contre le Panthéisme idéaliste — sur notre déification en Jésus-Christ. Grâce à Dieu, ces temps sont passés. Maints auteurs (Froget, Plus, Marmion...), en d'excellents ouvrages ont vulgarisé de nouveau cette doctrine, tandis qu'après l'avoir magistralement développée à l'usage des âmes sacerdotales, le Cardinal Mercier exhortait, en des pages brûlantes, ses prêtres à la vivre et à la prêcher avec une sainte hardiesse. *(La Vie intérieure,* p. 296-471).

Cette invitation du grand prélat sera mon excuse pour la longueur de cet entretien. Il est temps de tirer de l'exposé dogmatique quelques-unes des conclusions ascétiques qui en découlent.

Dieu est en nous, sanctifiant nos âmes par sa présence et son opération. La condition de cette présence surnaturelle, c'est de notre part l'amour effectif, inspirateur de parfaite soumission à la loi de Jésus-Christ. A tout prix, nous assurerons la persévérance de cette présence, par une constante fidélité à cet amour. Autant qu'il dépendra de notre volonté, nous donnerons à Dieu les élans affectifs de notre cœur. Mais, par dessus tout, nous ferons de nos journées un perpétuel assentiment au bon vouloir divin, pour les transformer ainsi en un constant hommage d'amour.

Dieu est en nous ; nous sommes ses temples. Veillons à ce que, dans le sanctuaire de notre âme, nulle idole ne se dresse réclamant son culte. Gardons-nous d'offrir au Moi divinisé par l'orgueil, l'encens de nos vaines complaisances ou de nos aspirations ambitieuses ! Ne souffrons point qu'un rival créé, s'appuyant sur la complicité des sens, vienne disputer au Christ l'hommage de nos cœurs et revendiquer à son profit, fût-ce une parcelle d'amour humain qui ne serait point épurée, sanctifiée par l'amour de Dieu !

Dieu le Père est l'hôte de notre âme, lui conservant cette vie surnaturelle qui fait de nous ses fils adoptifs. Nous le traiterons en Père, avec la respectueuse et confiante tendresse qui sied à des enfants. Nous vivrons sous son regard, évitant ce qui peut lui déplaire, visant en toute chose « à lui faire plaisir », suivant le mot de sainte Thérèse de Lisieux.

Dieu le Fils est en nous ; il entend modeler notre être spirituel à sa ressemblance, nous communiquer ses propres pensées, ses dispositions, ses vertus. Nous nous livrerons pleinement à son emprise, afin que, par l'influx de sa grâce, il agisse sans cesse en nous, y substituant sa vie à la nôtre, nous faisant ainsi parvenir « à l'homme parfait, à la mesure de la pleine croissance de la plénitude du Christ », pour parler le langage de S. Paul (Ephés., IV, 13).

L'Esprit-Saint fait de notre âme son sanctuaire, diffusant en elle la charité (Rom., V, 5), y développant le sentiment de l'adoption (Rom., VIII, 15), suppléant à l'infirmité de sa prière par ces gémissements ineffables qui touchent infailliblement le cœur de Dieu *(ibid.,* 26). Nous nous garderons de le contrister jamais ne fût-ce que par la résistance à ses inspirations (Ephés., IV, 30). Sans doute, nous les contrôlerons prudemment pour nous assurer, en toute humilité, de leur provenance. Mais celle-ci vérifiée, nous nous laisserons librement conduire là où le souffle de l'Esprit voudra nous entraîner, au Thabor ou au Golgotha, gardant sans cesse, au cœur et sur les lèvres, ce perpétuel Amen au bon plaisir céleste, dans lequel se résume, suivant le mot de Jésus, le véritable amour de Dieu.

[1] Le texte n'en a été édité qu'en 1887 à Hongkong, par les soins des Missions Etrangères de Paris.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 5 septembris 1934.
EUG. LINDECKER, *Vic. gén.*

Le gérant : **F. FROSSARD.**

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Imprimerie Aimé CHADUC
17, Avenue Brillat-Savarin — BELLEY (AIN)

BULLETINS PAROISSIAUX ILLUSTRÉS

avec ou sans FONDS COMMUN

Catalogues et Spécimens gratuits sur demande

FALCE doreurs, quai du Pont-Neuf, 50, TOURS, pr diocèses Ouest-Sud ; à THIEUX, S.-et-M., pr Est-Nord. Dor. argent. Objets du Culte.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX
J. BENOIT, Maître Peintre Verrier
37, rue Hermite, NANCY
Déplacement et devis gratuits sur simple demande. Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER. Agréé pr les Monuments historiques. *Belles références*

VIN DE MESSE garanti naturel, de provenance exclusive du vignoble de MM. CHARBONNEAU et LEROU, à St-Hilaire-St-Florent (Maine-et-Loire). *Les plus hautes références ecclésiastiques.*

CARTON & MOTTE FABRICANTS
11, rue des Chats-Bossus, LILLE
— — Maison fondée en 1850 — —
Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Hautr 25 c/m — Emballage *franco.*
Echant. gratuit. — Plastique Ivoiré 1 fr. 10
STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m
Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande.

LOURDES Hôtel Villa Saint-Jean, au Pont-Vieux, près Grotte, 3, rue du Paradis, et rue de la Grotte. *Cuisine soignée.* Albert ABADIE. *Prix modérés.*

LOURDES Mme ANDRÉ LAMOTTE, Avenue Joffre, réserve sans frais chambres, pensions, hôtels aux Pèlerins (groupes et isolés). — *Renseignements gratuits.*

POLYCOPISTES
soucieux de vos intérêts et de la qualité de votre travail, vous devez posséder tarifs d'appareils, fournitures et papiers de tirage de **H. HUSSON** à Blevaincourt (Vosges), et consulter cette maison avant tout achat ou échange de machine à écrire ou duplicateur rotatif.

CHAUFFAGE DES EGLISES
ET SALLES D'ŒUVRES
par L'AEROTHERME "ETNA"
breveté S. G. D. G. (air chaud pulsé)
NI EAU, NI VAPEUR, AUCUN RISQUE DE GELEE

Aucun organe mécanique, absolument silencieux
16 numéros de toutes puissances pouvant chauffer
20.000 m³ à + 12° par grands froids avec 1 seul appareil
Chauffe au coke à 170 fr. la tonne ou au mazout (fuel)
Consommation excessivement réduite et inégalée
3000 m³ chauffés avec 340 fr. pour 15 dimanches.
Peut se placer { Dans l'église même avec chargement de l'extérieur ou de l'intérieur (gravure) / Dans une pièce attenante ou à l'extérieur de l'édifice avec bouches. / En sous-sol en remplacement d'un calorifère à air chaud, utilisons les gaines }
— Prix à partir de 5.800 fr. — Grandes facilités de paiement —
Nombreuses références et attestations sur demande
Précisez cube à chauffer : donnerons prix forfaitaire par retour du courrier sans engagement.
D. GUIGUET, Ing. Const., **CHALON-s-SAONE** (S.-&-L.)
Maison de confiance, 40 ans d'existence.

HARMONIUMS ET PIANOS LABROUSSE

33, rue de Rivoli — 41 bis, Bd des Batignolles, PARIS.

NEUF ET OCCASION EN TOUTES MARQUES

T. S. F.
PHONOS
DISQUES
LUTHERIE
MUSIQUE

ACHAT
ECHANGE
RÉPARATION
LOCATION
— CRÉDIT —